

LES BELGES

DANS

L'AFRIQUE CENTRALE

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

LES
BELGES

DANS
L'AFRIQUE CENTRALE

VOYAGES, AVENTURES ET DÉCOUVERTES



D'APRÈS LES DOCUMENTS ET JOURNAUX DES EXPLORATEURS



LE CONGO ET SES AFFLUENTS

PAR
CH. DE MARTRIN-DONOS

TOME SECOND



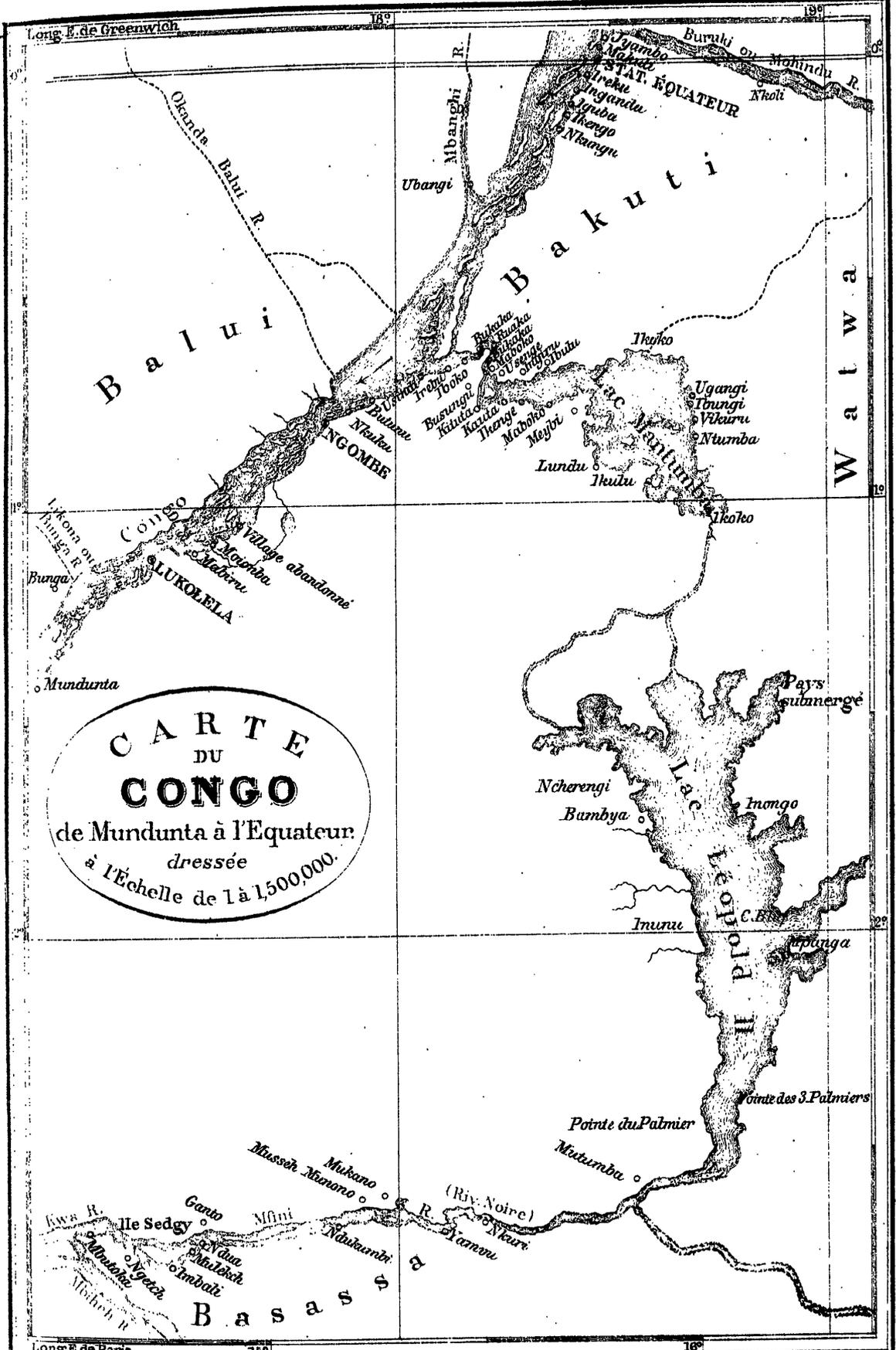
ILLUSTRÉ DE 140 GRAVURES, DE 3 CARTES ET DE 5 PLANCHES EN COULEURS

BRUXELLES
P. MAES, ÉDITEUR-LIBRAIRE

1886

— TOUS DROITS RÉSERVÉS —





CARTE
DU
CONGO
de Mundunta à l'Équateur.
dressée
à l'Échelle de 1 à 1,500,000.

Ch. Kerremans, del.

J. Bernhard, Sc.



CHAPITRE PREMIER

Le 7 décembre 1882 à Léopoldville. — Janssen sur le Stanley-Pool. — De l'île Bamu au village d'Enyari. — Msuata-Station et *Souyou-M'Pembé*. — *Where is your canoe?* — Le lac « Léopold II ». — Stanley et Hanssens à Vivi.

Ici nous revenons au 7 décembre 1882, date à laquelle Stanley lançait sur les eaux du Pool le steamer *En Avant*, dont le nom, en quelque sorte prophétique, indiquait l'impulsion qu'allait recevoir l'exploration de l'Afrique centrale.

La route de Banana à Léopoldville n'était déjà plus à l'état de projet ou d'ébauche : les premiers explorateurs belges, Braconnier, Harou, Janssen et Orban, y plantaient sur divers points des jalons pour les futures stations hospitalières.

L'agent supérieur du Comité d'études préparait de son côté à cette époque une sérieuse expédition vers le haut Congo et appelait à son aide le sous lieutenant Janssen qui donnait à Issanghila des preuves éclatantes de ses aptitudes et de son dévouement à l'œuvre pacifique de la conquête africaine.

Le 8 mars, Janssen recevait l'ordre de rejoindre Stanley à Léopoldville. « Voilà donc comme cela va, écrit à cette date le jeune officier ; je commençais à être plus ou moins installé à Issanghila : mon jardin était un petit parc, ma maison me semblait un palais... Je dois quitter le tout... Enfin, je me console, car je serai là-bas sous l'œil du grand chef. »

Le lendemain, Janssen remettait à M. Swinburne le commandement de la station. Le voyageur bouclait ses valises, entassait par précaution des boîtes de sardines et des biscuits dans ses coffres, et partait pour Léopoldville, au grand regret de ceux qu'il laissait à Issanghila.

Le 19 avril, à six heures du matin, Stanley et Janssen, embarqués sur l'*En Avant* pavoisé aux multiples couleurs des nations du monde civilisé, saluaient de la voix et du geste le capitaine Braconnier et les travailleurs noirs de la station de Léopolville rangés en ligne de bataille sur les quais naturels du futur Gibraltar de l'Afrique centrale.

Bientôt la cloche du steamer jette dans la brume vaporeuse ses appels réitérés, appels qu'entrecoupe le sifflet aigu de la machine ; les nombreux amis accourus pour assister au départ de Boula Matari poussent un vigoureux hurra, les têtes se découvrent, les chapeaux et les mouchoirs s'agitent, les bras se tendent, un dernier salut est échangé de part et d'autre et l'*En Avant* vogue vers le nord-est en remorquant la flottille exploratrice.

A quelques encâblures du steamer dont l'équipage est de vingt hommes, nage une allège montée par dix rameurs et rattachée par un câble de rotang à l'arrière du vapeur ; plus loin, également remorqués, deux grands canots indigènes, montés par trente hommes et portant un approvisionnement de vivres pour dix jours, glissent bord à bord sur les eaux du Stanley-Pool.

Vers sept heures l'*En Avant*, suivant toujours à une faible distance la rive gauche du fleuve, s'apprête à doubler la pointe qui sera connue plus tard sous le nom de Kallina.

Le léger brouillard étalé sur la rive s'efface peu à peu devant le soleil qui se lève et qui, à mesure qu'il monte sur l'horizon, dore de ses rayons les parties encore sombres et indécises du paysage.

Çà et là, sur les talus gazonnés descendant en pente douce jusqu'au fleuve, des bouquets d'arbres au feuillage diapré laissaient entrevoir dans

leur ramure des milliers de perroquets gris qui font leur toilette du matin. Dans le fouillis des joncs, des rotangs, des roseaux massés sur la rive, les ibis labourent le sol marécageux de leur bec crochu, les buffles, encore mal éveillés jettent autours d'eux un regard lourd de sommeil; au-dessus de ces animaux voltige une foule de merles qui saluent l'aube de leurs notes joyeuses.

Plus loin, des femmes indigènes se livrent à des travaux de culture et de charmants oiseaux (*gareolæ*) les suivent et volent autour d'elles. Au clapotis des eaux troublées par les pirogues, ces femmes s'inquiètent et courent en tremblant se blottir au plus épais des grandes herbes, d'où s'échappent par bonds rapides des antilopes effrayées.

A chaque touffe d'euphorbe sont suspendus des nids qui se balancent au souffle d'une douce brise comme autant de petites lanternes vénitiennes. La scène offre partout le caractère tropical; une lumière argentée relève et repousse vigoureusement les teintes glauques ou bronzées, sombres ou vives, de cette nature ravissante.

Après avoir doublé la pointe de Kallina, les passagers de l'*En Avant* distinguent les huttes de Kinchassa, au-dessus desquelles les couleurs du drapeau français se découpent crument parmi les gerbes des palmiers.

Le sergent Malamin avait, on ne l'a pas oublié, occupé ce village sur l'invitation du chef indigène Nchuvila.

En apercevant le steamer, le sergent Malamin se hâta d'exécuter les saluts de pavillon réglementaires.

Pour la première fois, au centre de l'Afrique, le drapeau français saluait l'étendard du Comité d'études.

Stanley répondait à cette politesse en amenant par trois fois, du haut en bas de sa hampe, le pavillon bleu constellé d'or déployé à l'arrière de l'*En Avant*, et le drapeau tout de fantaisie qui flottait comme une immense voile bigarrée au sommet du grand mât.

Ce pavillon fantaisiste, confectionné à grands renforts de mouchoirs de couleurs, comprenait tous les drapeaux des nations diverses; son auteur, Stanley, disait non sans raison qu'il était le véritable symbole d'une association internationale.

Outre sa valeur « symbolique » pour l'imagination de Stanley, cet amalgame d'étoffes aux mille couleurs causait aux nègres une admiration sans pareille. Il devait bien des fois éveiller plus tard la cupidité, les désirs des makokos éblouis à sa vue.

Dans l'après-midi, l'*En Avant*, sur le pont duquel on grillait littéralement, longeait la rive devant le district de Kinchassa; puis s'éloignant du

bord où l'eau ne présentait pas une profondeur suffisante, le steamer se frayait péniblement une route à travers quelques petits flots jusqu'à l'île Bamu.

Bamu est la plus considérable des îles du Stanley-Pool.

Cette île occupe au centre de l'expansion lacustre un espace présentant environ cent kilomètres d'un littoral très bas, susceptible d'être aux trois quarts inondé à l'époque des crues du fleuve.

La partie nord est la plus basse, elle est presque déserte; la partie sud est couverte d'une forêt où pénètrent seuls les buffles, les éléphants, les hippopotames et des myriades d'oiseaux.

Sur ces bords, néanmoins, d'intrépides pêcheurs indigènes ont dressé çà et là quelques abris de chaume pour se garantir des brûlants rayons du soleil.

L'île Bamu sépare le courant en deux bras très larges, parsemés de bancs de sable et d'îlots rocheux.

Le bras méridional est seul navigable en toute saison.

Ce fut donc dans ce canal, séparant la côte sud de l'île de la rive gauche du fleuve, que la flottille expéditionnaire essaya de poursuivre sa route.

Un obstacle formidable s'opposa à la rapidité de la marche. Des hippopotames, massés par troupeaux, formaient comme autant de dangereux récifs ambulants, menaçant sans cesse de culbuter l'une ou l'autre des embarcations.

Ces terribles monstres s'avançaient doucement à l'encontre des bateaux, on distinguait leurs croupes rugueuses nageant entre deux eaux; parfois l'un d'eux, stoppant près d'une pirogue, montrait son énorme gueule armée de dents brillantes, véritable gouffre dans lequel l'homme le plus robuste eût été englouti aussi rapidement qu'un moineau disparaît dans la gueule d'un chien.

Les feux de peloton parvinrent à disperser ces troupeaux d'écueils vivants. Les animaux blessés par les balles plongeaient au fond des eaux; leurs cadavres, le lendemain, servirent de pâture aux noirs gourmets de Kinchassa.

L'un d'eux, tué par Janssen, fut remorqué par le steamer jusqu'à l'endroit choisi sur la rive gauche pour établir, dans la nuit du 19 au 20 avril, un bivouac de repos.

Là, il fit tous les frais du repas abondant que s'offrirent les équipages de la flottille avant de se livrer, sur des lits d'herbe sèche, aux douceurs du sommeil.

Le bivouac était installé sur les bords d'une anse profonde, à quelques

centaines de mètres au sud du confluent de la Nselé, rivière qui déverse dans le Stanley-Pool, par une double embouchure, des eaux noircies par les racines des manguiers.

Une jungle épaisse recouvre partout le sol et s'étend sur une plaine immense limitée au sud par une chaîne de montagnes qui s'élèvent graduellement de l'est au sud-ouest jusqu'au mont Mabengu, dont l'altitude est d'environ sept cents mètres.

Dès l'aube du 20 avril, un violent orage éveilla les dormeurs; la pluie tomba jusqu'à huit heures du matin, empêchant les explorateurs de reprendre leur marche.

« Maudite pluie, disait Stanley à Janssen; elle nous occasionne un retard préjudiciable. Vous n'ignorez pas, lieutenant, que mon émule, M. de Brazza.



ILE FLOTTANTE SUR LE STANLEY-POOL.

étend vers le haut Congo le réseau de ses découvertes. Nous devons lutter de vitesse avec ce rival intrépide.

— Le ciel exauce vos vœux; voilà précisément une forte bourrasque soufflant du sud-ouest qui poussera nos embarcations et nous permettra de regagner le temps perdu. »

Une forte brise s'élevait en effet et refoulait les gros nuages noirs vers les plateaux herbeux, pelouses resplendissantes qui couronnent les Dover cliffs.

« Cette brise vient à propos; vous prendrez, lieutenant, le commandement de l'allège que nous pouvons livrer à ses voiles et à ses rameurs. J'embarque sur l'*En Avant*; essayez de dépasser le vapeur, si vous êtes un pilote habile. »

Vingt minutes plus tard, l'*En Avant* remorquait seulement les deux

pirogues de l'expédition et fendait les eaux du Pool, en amont du confluent de la Nselé.

L'allège, battant toutes voiles et pagayée par ses dix rameurs, courait parallèlement au steamer, en passant au plus près de la rive.

Le courant, moins fort qu'en aval, opposait à l'allège une résistance qui paralysait les efforts de ses vaillants rameurs et l'envergure de ses voiles. *L'En Avant* se jouait de l'obstacle et remontait le fleuve en tirant de droite et de gauche des bordées pour éviter les quelques bancs de sable où d'énormes alligators, arrachés au sommeil par le vapeur, ouvraient leurs gueules menaçantes.

Au bout d'une heure, le steamer avait gagné sur l'allège une distance de plusieurs milles. Janssen apercevait à peine *l'En Avant* côtoyant les criques sinueuses de la rive.

La brise n'avait pas molli, et un pilote expérimenté n'eût pas perdu l'espoir d'atteindre le steamer, ou tout au moins de perdre honorablement la victoire dans cette régatè inégale.

Mais le jeune officier maniait le gouvernail en apprenti marin. Une fausse manœuvre jeta l'allège presque à la rive gauche du Congo, où des arbres gigantesques projetaient sur le fleuve d'énormes et vivaces rameaux.

Le mât de l'allège embarrassé dans les branches se cassa par suite des efforts qui furent tentés pour le dégager. On employa une demi-heure à le rajuster avec des lianes.

Puis Janssen se ravisant donna l'ordre du départ, en ayant soin de gagner le milieu du fleuve. La barre du gouvernail portée à gauche imprima la direction voulue à l'embarcation. L'allège vola sur les eaux : la brise gonflait ses voiles, les rameurs excités redoublaient d'entrain ; le bruit régulier des rames marquait harmonieusement la cadence d'une chanson des noirs matelots.

A midi, l'allège accostait *l'En Avant* stoppé dans un chenal, en face du village de Kimpoko.

La chaleur était intolérable ; les équipages noirs se plaignaient même des ardeurs inusitées du soleil. On décida de débarquer, pour manger d'abord, et pour prendre ensuite, à l'ombre des arbres tutélaires qui abritaient les huttes de Kimpoko, un regain de forces et de fraîcheur.

Le village de Kimpoko s'étend sur la rive gauche, entre deux petits cours d'eau tributaires du Congo. Sa situation est délicieuse, il occupe comme le premier gradin d'un escalier formé par des collines très boisées dont le dernier échelon se confond avec le sommet de la chaîne de montagnes.

L'ÉCART EN AVANT 3 SUR LE STANLEY-POOL.



qui court en forme de croissant, parallèlement à la rive méridionale du Stanley-Pool.

Devant les huttes le fleuve, resserré entre la rive et les bords d'une île couverte de végétation, constitue un canal où les eaux sont troublées seulement par de rares hippopotames et par des alligators en quête de gibier.

Kimpoko dépend du district de Nfumu-Nguma, habité par la tribu des Banfunu, nègres qui excellent dans le métier de bûcherons et de charbonniers.

Des sentiers indigènes serpentent en tous sens à travers ce district forestier; ils sont fréquentés surtout par les Wabuma, porteurs d'ivoire, dont les nombreux villages sont perchés comme autant de nids d'aigles sur les pentes abruptes, mais boisées, de montagnes encaissant le lit du Congo à l'entrée en amont du Pool.

L'accueil sympathique fait aux voyageurs par les habitants du village de Kimpoko impressionna favorablement Stanley, qui conçut le projet d'installer plus tard une station dans ces parages.

Après une halte de deux heures, la flottille quitta Kimpoko et passa à quatre heures et demie en vue de la pointe d'Inga, promontoire crayeux auprès duquel s'élèvent deux ou trois colonnes de même formation et qui ferme au nord l'étang de Stanley.

En amont de ce promontoire, la largeur du Congo n'est plus que de mille mètres; la profondeur est très considérable; le courant a une vitesse de trois nœuds à l'heure. Une bourrasque habituelle du sud-ouest rend très dangereuse pour les embarcations à bordage peu élevé la navigation du fleuve.

L'En Avant, remorquant toujours les deux pirogues indigènes s'engagea résolument dans le lit encaissé du Congo. Stanley avait préalablement recommandé à Janssen, pilote désormais excellent de l'allège, de ménager les bras de ses rameurs et de ne courir près du vapeur qu'en cas d'appel. Le héros de la découverte du fleuve africain se souvenait de son dernier combat, le trente-deuxième, soutenu et gagné par lui contre les indigènes riverains de cette portion du Congo.

Ainsi prévenu, Janssen toujours, aux écoutes, avait peu de loisirs pour détailler les merveilles que la flore et la faune africaine étalent sur les rives.

On nageait silencieusement à une faible distance de la rive droite; doublant de petites anses découpées au pied de falaises d'un grès de couleur grise et très dur, reposant sur des couches d'un grès tendre et rougeâtre.

Parfois ces falaises s'abaissaient et laissaient deviner des vallées boisées,

où les dômes vert-noir du gaïac estompaient les bouquets ravissants des acacias mimosas aux fleurs d'or, poussés entre les troncs gris d'argent, ressemblant à des colonnes marmoréennes, des majestueux cotonniers au feuillage vert tendre.

Au bord de l'eau, sous les voûtes impénétrables de ces géants de la flore, pullulaient des joncs, des rotangs, des lianes grimpantes et des milliers de plantes aquatiques formant comme un filet à mailles inextricables emprisonnant des fleurs de toutes couleurs et des baies de toutes sortes.

De petites antilopes abondaient sur la rive droite; plusieurs de ces gracieux animaux, interrompus dans leurs ébats par le clapotis des rames, tombaient en arrêt et suivaient d'un regard étonné, hésitant, les mouvements saccadés de l'allège enlevée sur les eaux légèrement moutonneuses.

Dans la crainte de pousser quelque indigène frénétique à jeter son cri de guerre, ce qui aurait répandu l'alarme parmi les équipages de la flottille, Janssen s'abstint à regret d'enrichir ses provisions de bouche de quelques pièces de ce gibier délicieux.

D'ailleurs la famine n'était pas imminente, et les cartouches des winchesters constituaient des richesses trop précieuses pour qu'elles fussent aussi légèrement prodiguées.

Les rives du Congo semblaient inhabitées au sortir du Stanley-Pool. On ne rencontrait pas, sur un parcours de plusieurs milles, une seule agglomération de huttes indigènes pouvant prétendre au nom de village; deçà, delà, quelques abris bâtis par des pêcheurs révélaient néanmoins la présence d'êtres humains.

Le fleuve court du nord au sud, en venant de l'Équateur; entre le troisième et le quatrième degré de latitude méridionale il baigne, à droite, le territoire appartenant encore à la nombreuse tribu des Bateké, riverains nord du Pool; à gauche, les terres du district des Banfunu.

A la nuit tombante, les embarcations de la flottille s'arrêtaient à quelques mètres en aval du confluent de la rivière Wampoko, entrant dans le Congo par la rive gauche. Les eaux de cet affluent ont la couleur d'une décoction de thé; elles sont beaucoup plus fraîches que celles du Congo. La plaine qu'elles arrosent semble la terre privilégiée des palmiers *hyphaene*, des élaïs et des bananiers. Ces plantes tropicales s'y groupent en bosquets splendides fixant le regard des voyageurs par l'harmonieux pêle-mêle du feuillage, et éveillant l'appétit par le velouté alléchant de leurs régimes de fruits.

Mais tout explorateur doit au centre africain éprouver bien des fois le supplice de Tantale; il sait voir sans avoir, car son désir de posséder les

fruits qui s'offrent à sa vue et parfois à sa faim s'efface nécessairement devant l'appréhension de déchaîner la fureur des hordes sauvages propriétaires du sol.

Dérober le fruit mûri sur une plante qui s'est développée, même à l'état sauvage, dans le domaine d'un chef nègre, c'est bénévolement s'exposer à des revendications excessives de la part du noir, sinon à encourir les plus mauvais traitements, voire même la mort, de la part de fétichistes après à l'assassinat.

Un petit village nègre situé à deux kilomètres au nord du confluent du



PAYSAGE DU HAUT CONGO.

Wampoko offrait abondamment contre monnaie locale, et à bon marché, des poules, des œufs, des fruits, des légumes et du poisson frais. Sa population, facile à amadouer avec des cadeaux, fit aux marchandises des explorateurs un accueil sympathique; il n'eût tenu qu'à Stanley d'abandonner aux natifs en échange de toutes leurs denrées le chargement en étoffes et en bibelots de ses embarcations, y compris les drapeaux et la voilure.

Sur la rive droite, en face de ce petit marché indigène, s'étagent fantasmagiquement d'énormes blocs de rochers grisâtres; en amont, sur la rive gauche, le lit du fleuve dessine une crique barrée par de hautes falaises de

grès projetant dans le courant plus rapide qu'en aval une série de récifs.

Plus loin la scène change, les rochers et les falaises des rives disparaissent pour faire place à des massifs de palmiers *hyphaene*; le cours se sépare en deux bras pour former les deux îles boisées de Dualla et Pururu; cette dernière est très longue, on emploie une demi-heure pour la doubler.

Dès lors, des villages indigènes s'entrevoient sur les flancs des collines peu pittoresques qui limitent à l'ouest la vallée du Congo. Ils portent les noms de Makann's, Ejani, Hali, et appartiennent encore à la tribu des Banfunu.

La rive droite est depuis le Stanley-Pool dépourvue de villages; en amont de l'île Pururu, elle offre une succession de sites plus pittoresques que ceux de la rive opposée.

La chaîne de collines qui court parallèlement au rivage, détache une série de terrasses descendant par gradation jusqu'au bord de l'eau, et dont la plupart couvertes de végétation semblent avoir été disposées artificiellement et plantées de jeunes arbres splendides.

Les lions, les éléphants, les buffles, sont les farouches hôtes de ces bois.

Dans l'après-midi du 25, l'*En Avant*, après avoir croisé un grand nombre de criques tortueuses, parvenait entre deux villages construits face à face, l'un Mbula sur la rive gauche, l'autre Enyari, premier centre populeux rencontré sur la rive droite depuis le Pool.

Janssen avec l'allège voguait auprès du steamer.

« Continuez votre route, cria Stanley au sous-lieutenant. J'ai l'intention de rendre visite aux bandits de ces rives qui me reçurent jadis à coups de mousquet. Si vous entendez des détonations, virez de bord, et accourez à mon aide. »

L'ordre de Stanley donnait à réfléchir, mais il fut fidèlement exécuté par Janssen.

L'allège mollement bercée par la brise, glissa à côté des pirogues qui remontaient le courant à force de rames, tandis que l'*En Avant*, gouverné par Stanley, allait aborder au village d'Enyari.

Soudain vingt coups de feu, signal de mauvais augure, font résonner les échos du Congo et vibrer le cœur de Janssen.

Allège et pirogues évoluent prestement; sur l'ordre de Janssen, les noirs se courbent sur les rames; les embarcations, aidées par le courant, volent vers Enyari, stoppent et sont amarrées aux abords du village; en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les équipages du canot, formés en peloton derrière l'officier, lancent leurs sinistres cris de guerre et parviennent au pas de charge sur la place de la localité.

Stanley, cerné par des indigènes animés plus par la curiosité que par des sentiments hostiles, y fume tranquillement son cigare en causant amicalement avec son entourage.

Janssen et son peloton en croyaient à peine leurs yeux.

La stupéfaction du lieutenant s'accrut encore à la vue du drapeau français qui fut déployé à la branche d'un arbre, unique ornement de la place d'Enyari.

« De Brazza est-il ici ? demanda Janssen.

— L'explorateur français n'y est pas, et il n'y est même pas venu. Au premier abord les natifs m'ont pris pour de Brazza; ils ont fêté mon arrivée par une salve de mousqueterie. L'histoire du drapeau est fort simple, continua Stanley; de Brazza est passé, il y a près de deux mois, à plusieurs milles du village, chez un chef bateké nommé Ganchu. Il a fait à ce chef don de nombreux drapeaux, en le chargeant de les distribuer aux mfoums des villages environnants, avec recommandation de les exhiber si un blanc venait à se montrer. »

Nous éviterons de relater dans notre ouvrage les rumeurs plus ou moins fondées relatives à l'antagonisme des deux explorateurs, rumeurs colportées dans les derniers mois de l'année 1882 par divers organes de la presse européenne.

Comme Stanley, le vaillant officier de la marine française était un de la civilisation cherchant à pénétrer dans les régions encore inconnues du continent noir.

C'est à tort que quelques-uns de ces journaux ont posé la mission de M. de Brazza comme rivale de celle que dirigeait Stanley.

Peut-être ignoraient-ils que S. M. Léopold II, jaloux d'encourager toutes les entreprises humanitaires ayant pour but le centre du continent africain, avait aidé de ses propres deniers l'expédition de de Brazza, dont l'action s'était étendue jusqu'au delà du Stanley-Pool par l'Ogoué et l'Alima.

Sans même essayer de pousser les indigènes d'Enyari à renier le drapeau qu'ils tenaient de la libéralité de Ganchu, Stanley quitta, le lendemain 26 avril, cette localité, pour aller s'installer plus au nord, sur la rive gauche, au village de Msuata (latitude 3° 28'), à trente kilomètres en amont de l'entrée du Stanley-Pool.

Les équipages de la flottille, débarqués sur le rivage, se mêlèrent aux habitants de Msuata venus pour les examiner.

Entre-temps, Stanley et Janssen, accaparés par les notables du village, étaient amenés devant le chef Gobila, nègre remarquable par sa corpulence et surtout par sa toilette indigne d'un haut et puissant personnage.

Gobila avait grand besoin d'une pièce d'étoffe pour couvrir décentement

ses hideux tatouages. Ce fut aussi par un cadeau de ce genre que Stanley entama avec lui les négociations que nécessitaient l'achat de terrains et l'obtention de droits de séjour pour les agents du Comité d'études.

Gobila accepta avec empressement tous les présents en espèces qu'on voulut bien lui octroyer; mais il n'avait pas, disait-il, le pouvoir de contracter avec les étrangers des engagements relatifs à la cession d'un seul arpent de terre.

Le village de Msuata était un fief vassal du roi des Banfunu : ce roi avait nom Gandelay. On dut aller querir cette majesté noire au fin fond de ses domaines. Le 1^{er} mai seulement Gandelay se rendit près des explorateurs



HACHE DE GANCHU.

blancs, précédé d'une file interminable de guerriers, de musiciens, de femmes et d'enfants. Le défilé de son excentrique escorte égaya fort le sous-lieutenant Janssen. Le jeune explorateur avait assisté bien des fois à des parades nègres, aucune ne lui avait paru d'un aussi haut comique.

Toute la population valide de Msuata s'était portée au-devant du souverain. Une houle humaine, exhalant des odeurs nauséabondes d'huile de palme et de sueur, emplissait les espaces libres entre les cabanes; c'était un pêle-mêle de jambes et de bras s'agitant, re-

muant l'air empesté, avec accompagnement infernal de tambours, de trompes d'ivoire, de fifres, de musettes et de guitares d'un modèle particulier, sur lesquelles des fragments de roseaux tenaient lieu de cordes.

Lorsque Stanley put enfin se trouver en face de Gandelay, la foule des assistants se précipita vers la rive du fleuve.

Trois canots bateké venaient de débarquer le célèbre Ganchu, l'homme aux drapeaux français, et une nombreuse suite.

Jamais Msuata n'avait vu grouiller entre ses huttes une affluence d'étrangers aussi considérable.

Deux longues heures s'écoulèrent avant qu'il fût possible aux blancs d'entamer une conversation avec les chefs indigènes.

Entraînés par l'exemple de leurs sujets, Gandelay, Ganchu, Gobila lui-même malgré son embonpoint excessif, se livraient à une danse des plus échevelées.

Vers quatre heures du soir le calme commença à s'établir.

Stanley et Janssen s'assirent assez commodément sur des nattes de gazon, en face des potentats nègres, sous un bombax dont la frondaison formait un plafond de salle d'audience convenable avant le coucher du soleil.

Pendant que Stanley captivait l'attention de ses auditeurs noirs, Janssen observait la physionomie et l'accoutrement de chacun.

Ganchu représentait, physiquement parlant, le moins laid des trois chefs réunis. Ce personnage remplissait les fonctions de collecteur de taxes pour compte de Sa Majesté Mpumu Ntaba, le plus grand makoko des rives du Congo moyen, souverain omnipotent du royaume des Bateké. Il tenait fièrement dans sa main droite l'insigne de sa dignité, sorte de hache dont la lame en forme de croissant était reliée au manche cannelé par une longue tige en fer forgé.

Son plus bel ornement consistait dans la disposition architecturale de sa chevelure empennée, tressée et maintenue horizontalement à l'aide d'un filet de fibres de palmier.

La plupart de ses sujets s'étaient parés de plumes de pélican.

Mais Gandelay éclipsait par son faste le luxueux accoutrement de Ganchu. Indépendamment des peaux de léopard jetées sur ses épaules, le chef des Banfunu, grimaçant sans cesse un sourire disgracieux qui s'efforçait d'être aimable, étagait sur sa poitrine une série de colliers de dents de singe et de rongeurs, et par un mouvement assez coquet de l'avant-bras il invitait le regard à s'arrêter sur de magnifiques anneaux de cuivre auxquels étaient appendues des divinités portatives, becs d'oiseaux, arrêtes de poissons, cailloux, morceaux de bois coloriés sculptés au couteau.

Sa cour au grand complet l'avait accompagné. Près de lui quelques femmes demi-nues font l'office de chasse-mouches, des musiciens semblent attendre son signal pour arracher les sons les plus étranges à de non moins étranges instruments.

Mandé auprès d'un mundelé, Gandelay a eu le soin de se munir des présents qu'il lui destine; il offre à Stanley trois chèvres, une corbeille d'arachides, unealebasse d'huile de palme, un pot de miel, une demi-douzaine de poulets et de nombreux régimes de bananes.

Ces généreux arguments valurent à Gandelay une réponse non moins généreuse.

L'éloquence de Stanley, renforcée par la munificence de l'agent supérieur

du Comité d'études, triompha aisément des craintes puérides que manifestait le chef des Banfunu au sujet de l'établissement des blancs sur ses domaines.

Comme tous les makokos fétichistes, Gandelay attribuait aux mundelés un rayonnement néfaste, le *mauvais œil*.

Néanmoins, en monarque peu autoritaire, Gandelay s'en remit à la décision de Gobila, pour accorder à Boula Matari les terrains sollicités aux environs de Msuata.

Gobila, témoin des libéralités de Stanley, se déclara enchanté d'avoir dans son voisinage une sorte de poule aux œufs d'or, une maison où les fils du mpoutou entasseraient les merveilleux trésors de leur industrie.

On régla, séance tenante, le montant de l'annuité à payer pour la cession d'un terrain sis à quatre minutes du village, sur une éminence peu élevée, dont la base se baignait dans les eaux du fleuve.

Janssen fut aussitôt présenté aux chefs indigènes en qualité de futur commandant du poste à établir.

Le lendemain, le sous-lieutenant plantait sur la hauteur concédée le drapeau bleu du Comité d'études et y installait en même temps une escouade de travailleurs.

Ce même jour, un émissaire de de Brazza, ayant nom Giral, quartier-maître de la marine française, survivant glorieux des bataillons du Bourget, se présentait à Msuata pour remettre à Gobila le pavillon tricolore. Cet agent de la mission française arrivait trop tard; il n'avait pourtant pas ménagé en chemin ses forces et sa santé. Ce messenger fidèle avait abandonné aux ronces du chemin le cuir de ses chaussures; il arrivait pieds nus à destination.

« Avec cent jeunes gens de la trempe de Giral, a écrit depuis Stanley, on fonderait aisément un empire en Afrique. »

Giral, devancé par les agents du Comité d'études, accepta pour une nuit leur cordiale hospitalité; il quitta, le 27, le village de Msuata en compagnie de Ganchu qui s'était chargé de le conduire près du grand makoko Mpuma Ntaba.

A la date du 5 mai, le terrain de la station était entièrement déblayé. Janssen y transporta sa tente et commença la construction d'une maison d'habitation.

Le sol contenait en abondance du grès rouge propre à fabriquer des briques; les environs de Msuata offraient en quantités prodigieuses le bois de charpente et le loango utilisable pour les toitures. L'effectif de Janssen, réduit le 7 mai, par le départ de Stanley, à vingt Zanzibarites et à dix



F. Maes, Éditeur, Bruxelles.



Imp. A. Mertens, Bruxelles.

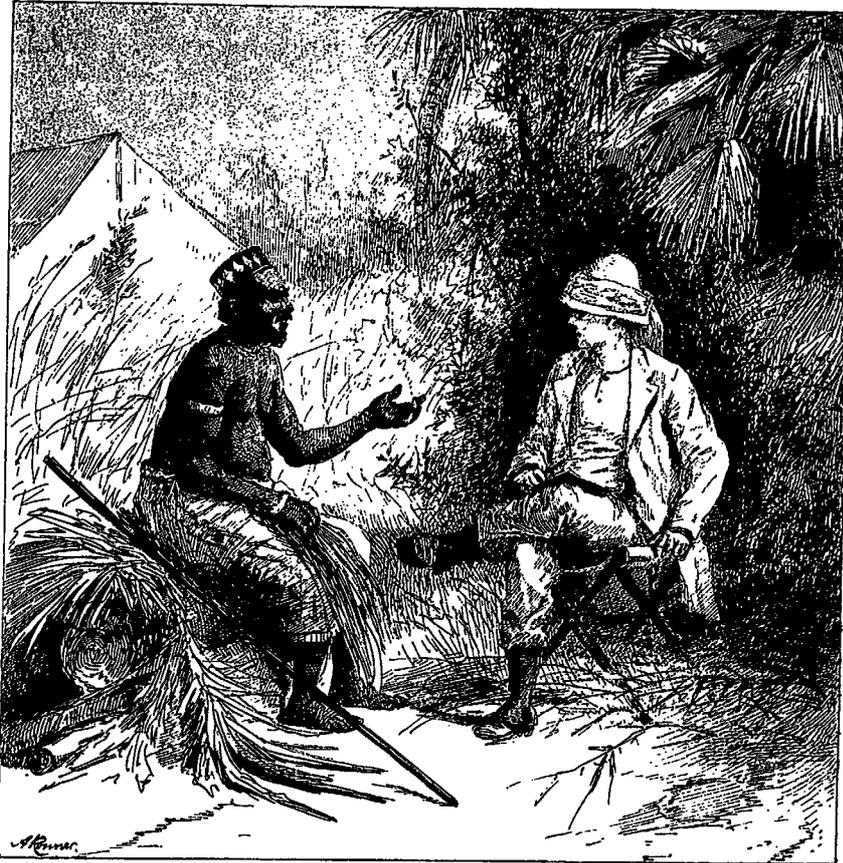
GANCHU, ROI BATEKÉ

et sa lance sacrée.

Kroomen, pouvait, selon les calculs de l'officier, édifier en trois mois les bâtiments indispensables de la station de Msuata.

Janssen avait compté sur les bonnes dispositions de la population indigène. Il ne négligea rien pour obtenir l'appui efficace des habitants de Msuata.

Pendant son séjour à Issanghila, l'officier belge avait acquis les connais-



UNE LEÇON DE KIBUMA PAR GOBILA.

sances rudimentaires de l'idiome fiot; plusieurs semaines de pratique l'amènèrent à comprendre le langage *kibuma* usité par les peuplades banfunu du district de Msuata, et différant fort peu de la langue parlée sur les bords du Congo inférieur.

Une leçon de kibuma par Gobila ou par tout autre personnage du village rompait la monotonie des heures inoccupées du chef de la station.

Les professeurs improvisés s'émerveillaient des progrès rapides de leur élève qu'ils avaient baptisé du sobriquet de *Souzou M'Pembé* (coq blanc), à cause, paraît-il, des vêtements de tricot blanc portés par Janssen.

En revanche, les Zanzibarites de la garnison de Msuata appelaient « aigle » leur commandant.

Janssen témoignait aux natifs la plus grande bonté possible : traitant d'égal à égal avec les notables du village, il acceptait, en appelant Gobila son « papa », le titre de fils de ce chef nègre, et se laissait interpeller par les femmes même vieilles sous le nom de *moulumé* (mari), titre auquel, bien entendu, il n'avait aucun droit, mais qui lui valait d'être nommé « papa blanc » par les enfants de la localité.

Cette familiarité occasionnait parfois des désagréments au chef de la station. Pas un habitant du village ne passait devant la demeure de Janssen sans y pénétrer effrontément pour aller serrer la main de son ami et l'assommer de questions naïves.

Un matin, trois ou quatre de ces fâcheux amis venaient distraire l'agent du Comité d'études occupé à rédiger son courrier et voulaient à tout prix s'approprier son encrier pour se barbouiller le visage.

Les natifs de Msuata ont la manie du maquillage : les uns tracent sur leur visage les dessins les plus informes à l'aide d'une couleur blanche et de l'ocre rouge ; les autres se font comme des pince-nez bicolores autour des yeux ; presque tous renforcent le noir de leur teint par une couche de charbon de bois délayé dans l'huile de palme.

Bien entendu, Janssen n'encourageait pas leur passion du peinturlurage en leur abandonnant sa provision d'encre. Il dut donner à la plupart de ses visiteurs d'interminables explications relativement à l'usage qu'il faisait de cette matière noire ; chaque fois qu'il écrivait en présence des natifs, il se pliait bénévolement aux fantaisies de certains, désireux de tracer des barres sur le papier.

Les plus habiles de ces apprentis écrivains réussissaient toujours à gâcher les feuilles blanches qu'ils couvraient de larges pâtés provoquant leurs plus bruyantes exclamations.

Le lendemain, de nouveaux visiteurs envahissaient par bande la chambre de l'officier et y mettaient le mobilier au pillage. Les uns se disputaient pour caresser le tigre magnifique brodé sur la couverture de voyage à fond rouge, achetée par Janssen dans un magasin de Bruxelles ; d'autres s'exaltaient non sans effroi devant le remontoir nickelé qui scandait les minutes avec son tic-tac habituel.

La mimique expressive de chaque nègre découvrant un objet nouveau

pour lui divertissait quelque peu le chef blanc qui était néanmoins obligé de mettre brusquement un terme à la curiosité de ses naïfs amis. Il fallait alors avec ces envahisseurs importuns recourir à la sévérité qu'exerce un pion sur une troupe de bambins conduits dans un bazar à dix centimes, le jour de la Saint-Nicolas.

Au demeurant, Janssen ne pouvait point trop se plaindre de ses complaisances envers les sujets de Gobila; il eut plus souvent maille à partir avec des visiteurs bayanzi, tribu dont le territoire s'étend en amont de Msuata, le long de la rive gauche du Congo, au delà du confluent du Koango, l'un des plus importants tributaires du grand cours d'eau de l'Afrique centrale.

Ces Bayanzi, intrépides porteurs d'ivoire, traversaient fréquemment le district de Msuata et se montraient assidus auprès de Janssen au point d'éveiller la jalousie de Gobila et de ses surbordonnés.

Dans la nuit du 9 au 10 mai, une nombreuse caravane bayanzi, quittant la station après une altercation assez vive avec des natifs de Msuata, déroba le seul canot possédé par Janssen.

A l'aube du lendemain, l'officier, éveillé par des rumeurs insolites, courait à la rive du fleuve où la populace guerrière de Msuata, embarquée sur une vingtaine de pirogues immenses, hurlait à tue-tête le sinistre cri de guerre local.

Janssen chercha vainement son canot pour se rapprocher de l'embarcation montée par Gobila. Ce dernier vint gracieusement donner au muni-délé les explications relatives à la prise d'armes.

« Les Bayanzi ont déclaré hier qu'ils nous enlèveraient Souzou M'Pembé, notre bon fétiche... Nous allons brûler leurs villages, emmener en captivité leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves, piller leurs troupeaux et ravager leurs champs de manioc. Les Bayanzi sont méchants; venez avec nous, votre seule présence assurera la victoire. »

Janssen n'en pouvait croire ses oreilles en apprenant le motif de cette guerre imminente qu'il désapprouvait et à laquelle, bien entendu, il refusait de prendre part.

« D'ailleurs les Bayanzi ne m'enlèveront pas, affirma-t-il à Gobila; ils ont bien peu prouvé leur intention de rester mes amis, puisqu'ils m'ont volé, cette nuit, le seul canot que je possédais.

— Ils ont dérobé votre pirogue ! s'écria Gobila indigné; raison de plus pour les châtier; nous allons leur faire la guerre, et demain nous vous ramènerons votre embarcation. »

Tout discours fut inutile pour empêcher le mfoum de Msuata de se ven-

ger des procédés censément déloyaux des Bayanzi. Du reste l'obèse Gobila eût été impuissant à réprimer les élans belliqueux manifestés par son armée navale.

Les équipages de sa flottille, qu'impatientait la longueur du dialogue entre les chefs blanc et noir, protéraient des paroles malveillantes à l'égard de Janssen qui tourna le dos à son interlocuteur et regagna la station.

Le 11, Gobila revint, assez confus, dire au sous-lieutenant qu'il avait bien reconnu le canot en question parmi les embarcations de la flottille bayanzi et qu'il avait tenté par tous les moyens de s'en emparer, sans pouvoir y réussir.

Dans l'après-midi, les Bayanzi revenaient eux-mêmes pour restituer, moyennant six cents mitakos, la pirogue dérobée, qu'ils affirmaient avoir trouvée nageant à la dérive sur la rive droite.

Janssen, refusant de récompenser d'hypocrites voleurs, offrit néanmoins trente mitakos pour rentrer pacifiquement en possession de l'objet qui lui avait été volé.

Son offre fut rejetée; les Bayanzi filèrent avec son canot.

Ladite embarcation, creusée dans le tronc d'un gigantesque teck, pouvait aisément contenir vingt-cinq hommes; c'était une des deux pirogues remorquées par l'*En avant* lors du départ de Léopoldville; elle avait été achetée aux indigènes par Stanley, au prix de trois cents mitakos.

Stanley, remontant le fleuve, apparaissait précisément le 12 mai devant Msuata-Station.

A la vue inopinée du steamer qui amenait l'agent supérieur du Comité d'études, Janssen s'était précipité vers le rivage, dans l'espoir d'obtenir plus tôt son courrier et de revoir un visage blanc.

L'*En avant* était encore à une distance de dix minutes du débarcadère, que Stanley, appuyé sur le bordage à l'avant du navire, scrutait de son œil de lynx les herbes et les criques tortueuses de la rive, et criait à Janssen d'une voix inquiète :

« *Where is your canoe?* (où est votre canot?)

— Volé! » répliqua laconiquement Janssen.

L'*En avant* stoppa. Stanley sauta prestement à terre et, sans serrer la main que lui tendait l'officier, il exigea le récit immédiat des circonstances du vol.

Les paroles de Janssen jetèrent dans une violente colère le loyal administrateur des biens du Comité d'études.

Stanley, une fois le récit terminé, brusqua tout son personnel, activa le déchargement du navire, donna fiévreusement des ordres au chef de la

station et fit chauffer l'*En avant*, à trois heures du matin pour voler chez les coupables Bayanzi.

Sur ces entrefaites, on annonça l'approche de pirogues descendant le fleuve. C'était justement la flottille des porteurs d'ivoire, grossie du canot en litige.

Stanley fit distribuer les armes et des munitions à tous les hommes dont il disposait; l'*En avant*, menaçant de sombrer sous le poids du nombre considérable de ses passagers armés, se mit en travers de la route des Bayanzi.

Ces derniers n'en persistèrent pas moins à avancer. Arrivés près du steamer, à portée de la voix, ils déclarèrent leur intention de restituer le canot, sans même exiger le moindre mitako.

Cette promesse aussitôt réalisée fit disparaître la sombre fureur à laquelle Stanley était en proie.

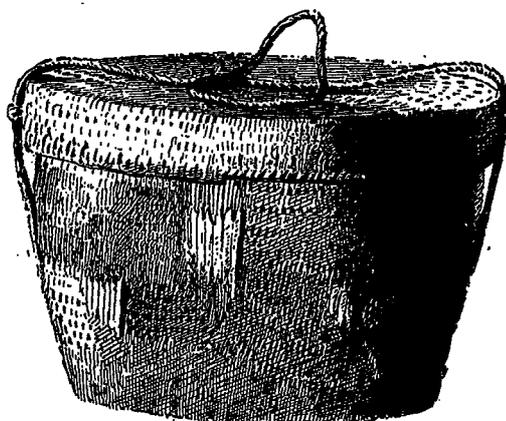
Le lendemain, 12 mai, le canot de la station de Msuata, solidement amarré, se balançait de nouveau dans la crique protégée par la bannière bleue du Comité d'études.

Ce même jour, Stanley recrutait parmi les sujets de Gobila des guides volontaires, qui l'accompagnaient 19 dans son exploration vers le Nord.

Assez mal reçu par les indigènes des rives du Congo, Stanley s'engagea sur l'*En avant* dans les eaux du Kwa ou Koango. Il remonta cet affluent jusqu'à l'endroit où il se divise en deux larges rivières courant l'une vers le sud, sous le nom de Mbiheh, l'autre vers le nord-est, sous le nom de Mfini.

Là, Stanley, poursuivant ses découvertes, explora la rivière Mfini et atteignit l'expansion lacustre formée par ce cours d'eau, véritable lac connu depuis (26 mai 1882) sous le nom de lac Léopold II.

Le 7 juin, Stanley, gravement malade, rentra à Msuata, où il infor-



PANIER (COLLECTION DE M. FLEMING).

mait Janssen de son projet de retourner en Europe pour y recouvrer la santé.

Le 8 juillet 1882, l'agent supérieur arrivait à Vivi.

Voici en quels termes le capitaine Hanssens raconte, dans une lettre datée de Vivi 11 juillet, l'arrivée de Stanley dans cette station .

« Vendredi dernier, nous avons vu apparaître, au sommet d'une des montagnes qui bornent à l'est l'horizon de Vivi, une caravane précédée du drapeau de l'Association.

« De tous les blancs qui se trouvaient à la station, j'étais le seul qui fût prêt à se porter à la rencontre du chef de l'expédition : tous les autres étaient en ce moment dans des costumes impossibles.

« Je me dirigeai donc vers la caravane, que je rejoignis à quelques centaines de mètres nos constructions. Je m'approchai du hamac dans lequel était couché Stanley, et j'eus de la peine à retenir des exclamations de surprise en apercevant les ravages produits par l'horrible fièvre d'Afrique dans cette organisation de fer.

« La figure avait une teinte cadavérique ; les yeux profondément enfoncés dans les orbites n'avaient pour ainsi dire plus de regards.

« Stanley éprouva toutes les peines du monde à sortir de dessous sa couverture de voyage la main qu'il voulait me tendre lorsque je me présentais à lui ; sa voix n'était qu'un souffle lorsqu'il répondit à mon speech d'introduction :

« — Bonjour, mon cher capitaine, je suis heureux de vous voir en bonne santé. »

« Je marchai à côté de son hamac, jusqu'au moment de notre arrivée sur le plateau de la station.

« En ce point, le malade sembla se ranimer ; en revoyant cette ville naissante qui était son œuvre, sa création, et qui avait marqué ses premiers pas dans la mission d'agent en chef du Comité d'études, ses yeux prirent une expression de contentement et sa figure rayonna de joie.

« Il se sentait chez lui ; il savait qu'il y trouverait tous les soins dévoués qu'exigeait son état.

« Entre-temps, les autres blancs étaient venus lui présenter leurs compliments de bienvenue.

« Porté près du pavillon qui sert de logement aux autorités de l'expédition, et qui renferme sa chambre et sa bibliothèque, Stanley sortit de son hamac : Lindner (chef actuel de Vivi) et moi, nous le primes chacun sous un bras, et l'aidâmes à monter l'escalier qui conduit à ses appartements.

« Une légère collation et quelques réconfortants le ranimèrent bientôt complètement.

« Mon étonnement n'eut pas de bornes en entendant cet homme, réduit à l'état de cadavre ambulante quelques instants auparavant, demander sa pipe à Dualla et l'allumer avec toutes les apparences d'une vive satisfaction.

« Il semble tout à fait s'illusionner sur son état, et ne parle de rien moins que de revenir en Afrique après deux ou trois mois de séjour en Europe. Je souhaite que son espoir se réalise ! »

Le départ du chef de l'expédition modifiait l'organisation de celle-ci et amenait un changement dans les attributions du capitaine Hanssens.

La possibilité de ce départ avait été prévue par S. M. Léopold II.

Avant que Hanssens quittât la Belgique, le roi avait mandé en son palais de Laeken le capitaine belge, en même temps que le colonel Strauch et un agent allemand, le docteur Peschuel.

Au cours de cette audience, l'auguste promoteur de l'œuvre africaine avait déclaré que si, par suite d'une circonstance quelconque, M. Stanley quittait l'expédition, le commandement en serait remis à M. Peschuel. Sa Majesté avait ajouté que le docteur allemand recevrait des pouvoirs écrits sous une enveloppe cachetée qui ne serait ouverte que le jour où M. Stanley serait mort ou aurait décidé son retour en Europe.

Précisément, au moment où l'une de ces éventualités se produisait, le docteur Peschuel se trouvait à Vivi. Il informa Stanley de la décision du roi des Belges et ouvrit devant lui, en présence aussi de Hanssens, le pli cacheté.

Stanley parut satisfait de voir la direction de l'expédition assurée par les soins du Comité; il remit avant son départ ses pouvoirs au docteur Peschuel.

Nous avons précédemment raconté un épisode concernant une expédition du chef intérimaire, et relaté brièvement quelques-unes des étapes accomplies dans le bas et le moyen Congo par le capitaine Hanssens, dont les pouvoirs s'étendirent d'abord sur toute la zone entre Issanghila et le Stanley-Pool inclusivement.

Peu après, tout le personnel attaché aux postes établis dans cette zone et au delà, fut placé sous les ordres du capitaine belge; par suite du départ du docteur Peschuel, la charge d'agent supérieur fut confiée à Hanssens.

La tâche désormais imposée au capitaine était lourde, pleine de responsabilités sérieuses, hérissée d'obstacles et de difficultés; mais il la préférait

de beaucoup au service relativement sédentaire qu'il aurait eu à remplir en acceptant le commandement d'une station.

La vie agitée de bivouacs, de marches, d'aventures, de luttes imprévues et de découvertes, était plus conforme aux aspirations du vaillant pionnier. Il désirait le bruit, les émotions, le mouvement, un généreux retentissement de son nom en Europe : son vœu le plus cher s'accomplissait.





CHAPITRE II

Hanssens agent supérieur de l'Association. — Voyage d'exploration de l'*Éclaireur*. — Les Wabouma. — Bolobo. — Ibaka et son chapeau. — Relation ethnographique sur les peuplades Bayanzi. — Funérailles de Mpoki.

Du jour où Hanssens fut investi du commandement effectif de l'expédition du Congo, il se créa une besogne à sa taille: il tenta résolument vers l'intérieur une entreprise dans laquelle Stanley lui-même avait précédemment échoué.

Après avoir assuré l'établissement d'une route suivant la rive méridionale du Congo entre Manyanga et le Stanley-Pool, pacifié les territoires riverains situés entre ces deux points, conclu deçà, delà, grâce à l'éloquence de sa parole persuasive ou au triomphe de ses armes,

des traités d'alliance et d'amitié avec les chefs des tribus qui habitent cette partie de la ligne d'opérations de la Société internationale, Hanssens s'appretait, en octobre 1882, à visiter les domaines des sauvages Bayanzi.

Le 6 octobre, le capitaine transmettait à Janssen l'ordre de rechercher dans son district des nègres capables de servir de guides et d'interprètes à une expédition dirigée vers le Nord.

Janssen connaissait les mœurs peu hospitalières des Bayanzi, et d'autre part il savait que Gobila était opposé à l'établissement d'une succursale des blancs en amont de Msuata, succursale qu'il considérait comme nuisible à ses propres intérêts.

Incapable cependant de reculer devant l'exécution d'un ordre reçu, Janssen se mit en quête de recrues indigènes.

Il manda Gobila et les notables du village, et leur exposa dans une palabre émouvante les projets d'un nouveau Boula Matari, dont le nom et les aventures audacieuses dans le bas et le moyen Congo servaient déjà de thème à de merveilleuses légendes parmi les nègres.

La conférence eut lieu dans la soirée du 8 octobre.

Gobila et sa suite, reçus avec plus d'honneurs et d'affabilité encore que d'habitude, étaient réunis dans la chambre à coucher du chef de la station.

Un temps épouvantable avait empêché de tenir la palabre à l'extérieur. Le vent soufflait à déraciner les arbres et couvrait de sa voix puissante les roulements ininterrompus du tonnerre. On était alors en pleine saison des grandes pluies.

Janssen, assis sur une caisse à bagages en face de Gobila accroupi à la turque sur la magnifique couverture de voyage au tigre brodé, employait depuis une demi-heure toutes les ressources du langage persuasif pour déterminer l'assistance à lui prêter son appui dans la conjoncture présente.

Ses meilleurs arguments étaient successivement combattus par les divers orateurs de la suite de Gobila :

« Nous ne connaissons pas Boula Matari II, disait l'un; comme vous, il est peut-être bon; peut-être aussi comme vous veut-il notre bonheur, mais son intention n'est-elle pas d'aller bâtir une ville chez les Bayanzi, nos traditionnels ennemis? N'ira-t-il pas vendre lui-même aux tribus de notre voisinage les marchandises du mpoutou que nous obtenons directement de vous aujourd'hui, et que nous leur revendons avec de gros bénéfices? Toutes ces suppositions sont à craindre; aussi nous défendrons à nos amis, à nos frères, à nos enfants, à nos esclaves, de guider le nouveau mundelé sur les terres des Bayanzi.

— Eh bien, répliqua Janssen, j'admets vos hésitations à accorder des guides à Boula Matari II; mais je vous demande en mon nom personnel de me confier une escorte. Vous me connaissez; je suis pour vous tous le bon Souzou M'Pembé, le fils de votre mfou Gobila; je vous promets de suivre vers le Nord mon frère blanc et d'user auprès de lui de toute mon influence pour qu'il ne prenne avec les Bayanzi aucun arrangement préjudiciable à vos droits et à vos intérêts.

— Vous avez bien parlé, exclama Gobila. Je tiendrai à votre disposition mes interprètes les plus fidèles. Ils vous conduiront auprès de mon confrère de Tchoumbiri, le roi Monkouala; et plus loin, à l'endroit où le grand fleuve s'élargit, dans les domaines d'Ibaka, fier makoko de Bolobo. »

La palabra se termina sur ces bonnes promesses.

Janssen, fidèle aux traditions, fit verser aux assistants des rasades de gin; on but à l'amitié, à la fraternité de Gobila et de Janssen, on continua sans toaster à faire de copieuses libations; puis un membre de l'assistance improvisa sur le rythme monotone des refrains africains une ballade en l'honneur de Souzou M'Pembé.

Au dehors l'orage continuait avec une violence inouïe; le crépuscule qui commençait, rendait plus vives et plus terribles les incessantes lueurs des éclairs.

Janssen alluma une bougie, supportée par le traditionnel bougeoir de l'explorateur africain : le goulot d'une bouteille vide. Pendant ce temps, le noir improvisateur emplissait des éclats de sa voix l'étroite chambre où les conférenciers ronflaient, cuvant leur gin, dans les pauses les plus diverses et les plus imprévues.

Janssen maudissait dans son for intérieur l'idée qu'il avait eue de procurer à ces fieffés ivrognes le moyen de s'alcooliser dans son appartement privé. Il songea un moment à appeler ses serviteurs pour emporter un à un les hôtes encombrants de sa chambre à coucher, mais il faisait un temps à ne pas mettre un chien à la porte.

Janssen laissa donc le champ libre à Gobila et à ses conseillers engourdis par l'ivresse, prit son bougeoir et s'installa pour le reste de la nuit dans la pièce voisine. Dormir n'étant pas possible avec le concert infernal exécuté par les ronfleurs, le jeune pionnier, que n'inquiétaient pas les nuits blanches, disposa sur le semblant de table à manger faisant au besoin fonction de bureau, tout ce qu'il fallait pour écrire. Depuis plusieurs jours, ses occupations absorbantes ne lui avaient pas laissé le loisir de causer avec les siens.

Mais à l'extérieur l'orage était loin de se calmer; la pluie tombait

bruyamment en larges gouttes sur la toiture de paille . le vent s'engouffra violemment à travers les volets mal joints des fenêtres et éteignit la lumière du veilleur.

Décidément Janssen devait cette nuit-là passer par toutes les petites misères réservées aux voyageurs dans l'Afrique centrale.

Faisant néanmoins contre vilaine nuit bon cœur, le sous-lieutenant laissa, en dépit du vacarme, courir son imagination à travers les mirages de l'avenir.

« Le capitaine Hanssens vient sans nul doute, pensait-il, pour réaliser le but du Comité d'études, la jonction des stations du Congo au poste de Karéma. Je le prierai de m'attacher à lui en qualité de second.

« J'ai acquis aujourd'hui l'expérience du pionnier de la conquête pacifique africaine; après Issanghila, j'ai élevé Msuata.

« Ces services passés me vaudront l'honneur de traverser l'Afrique avec Hanssens et d'assouvir ainsi mon goût des aventures, du changement, de la marche en avant, à la découverte, vers l'inconnu. Hé! pourquoi pas? ma santé est excellente, ma constitution inébranlable a résisté au ciel de ce pays, et les dangers ne m'effrayent pas... »

Rêvant ainsi, le lieutenant Janssen s'endormit sur son escabeau, comme il l'eût fait sur un meilleur lit de plumes.

A l'aube, il était debout, secouant énergiquement ses hôtes encore ivres dont les exhalaisons nauséabondes infectaient sa chambre à coucher. Les conseillers noirs, tout surpris de se réveiller entre des murs qu'ils ne connaissaient pas, attachèrent sur Janssen des yeux égarés. Tous avaient oublié la scène de la veille, le lieutenant la leur rappela en peu de mots; Gobila promit de confier au chef de la future mission exploratrice son esclave le plus dévoué, guide sûr doublé d'un excellent interprète auprès des districts bayanzi.

Délivré de ces malencontreux buveurs, Janssen se mit à l'œuvre, loin de songer à prendre du repos, en prévision de la venue très prochaine du capitaine Hanssens, nouvel administrateur général de l'expédition.

Ce dernier arrivait à Msuata le 17 octobre. Parti de Léopoldville le 12 du même mois, Hanssens avait employé cinq jours pleins pour parcourir cent cinquante milles anglais, soit environ deux cent cinquante kilomètres, distance qui sépare Léopoldville de Msuata-Station.

Cette traversée aurait nécessité moins de temps si le steamer *En Avant* eût été en état de l'entreprendre. Mais, par une singulière coïncidence, le vapeur se trouvait hors de service depuis le départ de Stanley pour l'Europe, par suite de la disparition de deux robinets de la machine. Ces

deux engins, indispensables à la locomotion du bateau et qu'il était impossible de fabriquer dans l'Afrique centrale, il fallait attendre plus de trois mois pour pouvoir les remplacer.

Hanssens avait disposé d'une allège à fond plat, mise en mouvement par huit rameurs. Cette embarcation, lourdement chargée, contrariée par le vent et par le courant, avait difficilement accompli le trajet.

En maints passages du fleuve où la violence du courant présentait un obstacle insurmontable aux huit rameurs, les hommes de l'équipage avaient été obligés de se jeter à l'eau, pour aller attacher un fort câble à l'un des gros arbres de la rive, et haler ainsi l'embarcation. Ce manège fréquemment renouvelé occasionna une perte de temps considérable.

Dans ce voyage, le capitaine Hanssens était accompagné de M. Boulanger, un Français, agent de l'Association internationale.

Dès son arrivée à Msuata, le capitaine Hanssens accomplit spontanément une partie des rêves de Janssen : M. Boulanger fut désigné pour remplacer par intérim le sous-lieutenant dans le commandement de la station ; Janssen accompagnerait le capitaine au pays d'amont.

Le départ des explorateurs fut retardé jusqu'au 23 octobre.

Le 18, Hanssens utilisa son séjour à Msuata en inspectant minutieusement la station, dont l'installation lui parut merveilleuse.

« Rien ne vous manque ici, disait-il à son jeune compatriote ; cuisines, fourneaux, fours, magasins, arsenal, et voire même, luxe inconnu jusqu'ici dans les stations africaines, des water-closets bâtis en torchis. Comment avez-vous fait pour arriver à ces surprenants résultats, en si peu de mois et avec un nombre fort restreint de mauvais travailleurs noirs ?

— J'ai travaillé moi-même, capitaine ; je me suis fait terrassier, briqueur, maçon, menuisier et charpentier à l'occasion.

— Travailleur infatigable. Ah ! je reconnais bien là, lieutenant, mon ancien élève Janssen de l'École militaire. Qui nous eût dit, à l'époque où je vous déclamaïis mon cours sur l'*Art militaire* dans la vieille abbaye du bois de la Cambre, que nous nous retrouverions, après des années, à quatre degrés sud de l'Équateur, presque au cœur du Continent noir, ouvriers tous deux du monument impérissable qu'a construit notre auguste Roi ? »

Là-dessus, une longue évocation de souvenirs communs aux deux compatriotes charma les veilles prolongées des hôtes blancs de Msuata.

Le 19, Hanssens fit la connaissance de Gobila, — « ce bon gros Roger Bontemps, préoccupé surtout de bien boire et de bien manger, à la façon nègre, s'entend, » selon les termes du capitaine, — et conclut avec lui un traité d'amitié.

Fidèle à ses promesses, Gobila céda au mundelé l'esclave Banfunu, futur interprète et guide des blancs chez les Bayanzi : il dépassa même ses engagements car il accorda deux pirogues indigènes au chef de la prochaine exploration.

Les journées des 20, 21 et 22 octobre furent employées aux préparatifs de départ : choisir parmi les Zanzibarites de la station de Msuata les hommes nécessaires à l'établissement et éventuellement à la défense de la station à créer ; leur distribuer des armes et des munitions ; emballer les étoffes et les autres articles indispensables ; charger les deux pirogues de construction indigène, les réunir par des pièces de bois transversales de façon à leur donner plus de stabilité, etc., etc.

Le 23, à six heures du matin, la flottille quittait Msuata. L'allège à fond plat emportait Hanssens et Janssen, peu commodément assis dans un coin très exigü de l'arrière, où un homme seul eût eu quelque peine à se caser ; plus dix rameurs, les ballots d'étoffe et les effets personnels des blancs.

Chacune des pirogues contenait six payeurs.

Voici la reproduction textuelle du passage d'une lettre du capitaine Hanssens, lors de son départ de Msuata :

« C'est une singulière impression que l'on ressent, lorsqu'on quitte ainsi une contrée connue, occupée par des blancs, pour se rendre dans une partie dont la grande majorité des habitants ignore jusqu'à l'existence d'êtres humains d'une autre couleur que la leur.

« On se demande quels incidents surgiront pendant le trajet. Sera-t-on bien ou mal reçu par ces populations sauvages ? Faudra-t-il jouer du fusil ou de la poignée de main ? Trouvera-t-on à acheter de la nourriture en route ? En un mot, sera-ce une partie de plaisir ou une promenade tragique ? »

On peut concevoir les préoccupations anxieuses qui dominaient les explorateurs, car l'un et l'autre connaissaient l'accueil peu sympathique fait à Stanley au mois de juin précédent par les populations qu'ils allaient affronter avec des forces bien inférieures à celles que transportait naguère l'*En Avant*.

L'expédition comprenait cette fois vingt-quatre Zanzibarites armés de bons fusils, il est vrai, l'esclave de Gobila et les deux blancs, représentant les deux seuls hommes réellement courageux et résolus. L'allège avait été baptisée par Hanssens du nom de l'*Éclairneur*.

La journée du 21 se passa sans incidents notables ; les explorateurs doublèrent vers midi une sorte de promontoire barrant sur la rive droite une

anse spacieuse au fond de laquelle se dressait un village où des missionnaires français installèrent plus tard un poste hospitalier.

Le 24, dans la matinée, l'*Éclaireur* passa à hauteur du confluent du Congo avec la rivière Koango, dont une portion avait été récemment explorée par Stanley. Ce cours d'eau, renseigné dans la carte de Chavanne sous le nom d'Hari Nkutu, est appelé *Woukini* en dialecte bateké, et *Moussa*, en dialecte bayanzi. Il étale à son embouchure une largeur d'environ quatre cent dix mètres; ses sources, traversées par Livingstone en 1855, viennent de la ligne de faite séparant le bassin du Congo du bassin du Zambèze.

Dans l'angle méridional de ce confluent habite une tribu féroce : les Wabouma, ou mieux les Babouma.

Ces indigènes inhospitaliers refusent à tout étranger, voire même aux hommes de race noire, l'entrée de leur territoire; ils cherchent à empoisonner quiconque se risque parmi eux. Moins rigoureux pour eux-mêmes lorsqu'il s'agit d'opérer une excursion intéressée, une razzia chez le voisin, ils se hasardaient souvent, en armes, mousquets et lances, jusqu'aux abords de la station de Msuata.

Hanssens, n'ayant rien à faire chez les Babouma, passa sans s'arrêter devant leurs villages, et à sa grande surprise il ne fut même pas menacé par cette sauvage population.

Au nord du confluent du Koango, le Congo coule avec rapidité dans un lit d'une largeur de plus de mille mètres; les rives montueuses, inhabitées sur les pentes, présentent, au sommet des falaises, des villages, des plantations de bananiers et de manioc.

Les habitants y sont aussi hospitaliers que les Babouma le sont peu. Hanssens s'arrêta quelques heures parmi eux, et comme le pays était très riche en vivres, il renouvela sa provision de pains de manioc qui, sous le nom de chicoanga, constituaient la nourriture de ses hommes.

Rassurée du côté de la famine, l'expédition poursuivit son ascension du fleuve. A la nuit tombante, on s'arrêta pour loger dans un village et se mettre tant bien que mal, sous la toiture béante de quelque hutte enfumée, à l'abri d'une pluie torrentielle.

Les averses se montrèrent d'ailleurs compagnes inséparables, mais dont on se fût passé sans regret, des explorateurs ayant pour se garantir des manteaux soi-disant imperméables, qui devinrent bientôt aussi perméables que des éponges.

La journée suivante se passa sans incident intéressant. On longea de fort près la rive gauche pour échapper, autant que faire se pouvait, à la violence du courant.

De nombreux villages s'échelonnent sur les falaises. Les habitants en apercevant l'*Éclairneur*, pirogue de forme inconnue montée par des visages pâles, accouraient au bord de l'eau et regardaient ahuris, mais sans pousser la moindre clameur malveillante.

Loin de témoigner de l'inimitié, ils adressaient aux mundelés les plus amicaux « m'boté ». Ces indigènes connaissaient quelque peu l'homme blanc; plusieurs d'entre eux s'étaient rendus à Msuata ou à Léopoldville, et avaient pu constater par eux-mêmes que, contrairement à la légende, le blanc ne passe pas son temps à couper les têtes ou à sucer le sang de l'homme noir.

« Le vendredi 27 octobre, rapporte Hanssens, je suis arrivé à Tchoumbiri, localité sur laquelle Stanley donne beaucoup de renseignements dans la relation de son grand voyage « à travers le continent mystérieux ».

« Je tenais à me mettre en bons termes avec le chef de ce district, attendu que si mon projet d'installation en amont, à Bolobo, ne réussissait pas, j'avais l'intention de m'établir dans le Tchoumbiri. Je fis donc amarrer mes embarcations aux arbres de la rive, et je me rendis dans le principal village, résidence du roi Moukouala. »

Ce personnage, dont nous avons parlé assez longuement en relatant les découvertes de Stanley, reçut très cordialement, mais sans quitter son chapeau légendaire, Hanssens et son jeune second.

De sa voix douceuse, le roi de Tchoumbiri, que Stanley désigne comme « le nègre le plus rusé et le coquin le plus fleffé de l'Afrique », offrit gratuitement un terrain aux mundelés pour y bâtir une station.

L'offre fut momentanément écartée par Hanssens.

Après avoir frugalement déjeuné sur l'herbe, en présence de la jeunesse mâle de l'endroit, guerriers se distinguant par un genre de coiffure spécial — leurs cheveux se divisent en une multitude de tresses; quatre de ces nattes sont en forme d'accroche-cœur et deux de ces dernières se projettent au delà du front — (*Stanley*), — les explorateurs se rembarquèrent.

A partir de ce point, chaque massif de rotangs, chaque bouquet d'arbrisseaux, chaque amas de rochers sur les rives recèle un ennemi, lâche mais acharné, à l'affût contre les blancs dont la marche est signalée de village en village.

Impossible, durant toute la soirée du 27, de débarquer en un point hospitalier des berges, pour y trouver un abri ardemment souhaité, car le ciel, inclément lui-même, versait sans relâche une pluie diluvienne sur les explorateurs.

Partout repoussés, les infortunés passagers blancs de l'*Éclairneur* orga-

nisent leur lit entre les jambes des pagayeurs et disposent les voiles de l'embarcation en forme de parapluies.

Protégés contre l'averse, les blancs passent curieusement leur têtes entre les couvertures de toile pour jouir du curieux spectacle des fureurs grotesques des indigènes massés sur les rives et qui essayent d'effrayer les étrangers en poussant des hurlements, en agitant leur lances empennées, voire même en les mettant en joue avec des arquebuses impossibles.

Bien qu'inoffensives par elles-mêmes, ces démonstrations étaient fort désagréables. Ces nuées d'indigènes empêchaient les équipages de la flottille de prendre pied sur le rivage.

La nuit était comme d'habitude complète à six heures du soir ; les nuages chargés de pluie masquaient la lune dont la clarté aurait été si utile pour se guider sur le fleuve ; au milieu de cette obscurité il était impossible, sans commettre de graves erreurs, d'estimer la largeur de la nappe d'eau ; les malheureuses embarcations allaient à l'aventure et couraient à chaque minute le risque d'échouer contre une des nombreuses petites îles qui parsemaient le fleuve et qui étaient presque entièrement submergées dans cette saison pluvieuse.

Vers neuf heures du soir, on put heureusement aborder dans une crique de la rive droite, où des pêcheurs inoffensifs accueillirent, sans opposition ni menaces, les explorateurs exténués ; ils poussèrent même la bienveillance jusqu'à accorder aux deux officiers belges, un refuge contre la pluie : la hutte dans laquelle ils fumaient leur poisson.

L'odeur y était intolérable ; la toiture de la cabane garantit cependant les voyageurs, déjà transis de froid, de la douche glaciale que leur eût réservée la nuit en plein air. Auprès d'eux, « dans un espace grand comme un mouchoir de poche », écrit Hanssens, les équipages de la flottille s'entassèrent comme ils purent et s'acharnèrent à maintenir allumés de grands feux de bois mort que la pluie menaçait d'éteindre à chaque instant.

Au petit jour, blancs et noirs, heureux de quitter ce déplorable gîte, s'embarquèrent pour remonter le fleuve.

Ils entrèrent dans une sorte d'archipel boisé, coupant çà et là la vaste nappe d'eau dont l'ampleur égalait presque celle du Congo devant Banana.

Sur la rive gauche, des hauteurs boisées esquissaient une chaîne dentelée, se confondant au loin vers l'est avec l'horizon gris-clair ; à droite, un plateau couvert d'herbes fauves surplombait à pic le courant et profilait sur le ciel quelques sommets en pain de sucre.

Avant midi, les embarcations nageaient dans les canaux d'un archipel

chargé d'une végétation luxuriante; les hauteurs boisées de la rive gauche se dressaient fières de leurs villages et de leurs cultures.

On côtoyait le district de Bolobo.

L'indigène de cette partie du fleuve n'était plus le sauvage et inhospitalier Wabouma, ou la brute intraitable qui s'était opposée la veille au repos des voyageurs. « Il semblait, écrivait Stanley en 1877, appartenir à l'humanité et comprendre qu'il y avait sur terre d'autres individus de son espèce, mais d'une autre couleur. »

Néanmoins les explorateurs firent escale de village en village sans pouvoir obtenir autre chose qu'un accueil d'une réserve agaçante.

Partout la population des agglomérations de huttes cachées dans les *raphia vinifera*, les *elais guineensis* et les bananiers de la rive gauche se portait au-devant des étrangers, mais, se tenant sur la réserve, refusait de répondre aux questions posées par Hanssens.

Sans être hostiles, ces gens étaient soupçonneux, méfiants, et ne comprenaient pas pourquoi les mundelés venaient chez eux. Les absurdes récits importés de la côte par les traitants d'ivoire, et qui posent les blancs en mangeurs de petits nègres, n'étaient pas étrangers à la froideur de l'accueil.

Il fut littéralement impossible aux explorateurs de connaître les noms des villages qu'ils rencontrèrent ce jour-là, et les noms des chefs de ces localités.

Voici du reste un extrait du journal de Janssen, relatant laconiquement les déboires de la journée du 28 octobre :

« Arrivés dans le district de Bolobo, nous rencontrons sur la rive gauche une série de villages.

« Nous stoppons au premier village, pour demander le nom. — « Pas de nom », répond une voix, celle d'un notable probablement. Le nom du chef, alors... » — « Pas de nom », répond la même voix.

« Hanssens enrage, nous enrageons et nous partons. A cinq minutes de là, deuxième village; nous débarquons. La population accourt et attend respectueusement nos questions. « Comment nomme-t-on votre village? » fait demander le capitaine. — « Que vous importe? » — « Merci! et votre chef? » — « Nous n'en avons pas. »

« Inutile d'insister avec de telles brutes, nous filons. De quart d'heure en quart d'heure, nous stoppons devant le troisième, le quatrième, le cinquième... le neuvième village...

« Toujours et partout la même et désolante réponse : « Pas de nom ! Pas de nom ! »

« C'est une mystification. On pourrait croire que ces gaillards-là se sont transmis par téléphone un mot d'ordre contre nous.

« Enfin, dixième village; il y a un chef !... mais il est absent,

« En ce moment, la clarté du jour disparaît; la pluie continue à tomber; nous demandons à loger dans ce village, en dépit de l'absence du chef.

« — Il est trop tard, glapit quelqu'un, nous n'avons pas d'ailleurs de place pour héberger des étrangers. »

« Nous enrageons de plus belle, et nous quittons ces sauvages.

« Devant nous, vers le milieu du fleuve, nous entrevoyons des masses noirâtres coupant le courant. Ce sont des flots estompant le ciel nuageux de leurs bois sombres et épais; nous abordons successivement le premier flot, le deuxième, le troisième. Impossible d'atterrir,... ces îles sont submergées; seuls, les dômes touffus surplombent la surface liquide.

« Nous naviguons dans une obscurité complète jusqu'à dix heures du soir, mouillés, trempés, rincés, par une de ces averses africaines dont les plus abondantes giboulées d'Europe ne peuvent donner une idée.

« La nuit est trop noire pour continuer sans périls la navigation: l'*Éclair* et les pirogues sont amarrés à un arbre du troisième flot; nous essayons jusqu'au matin de dormir sous les voiles de l'allège. Quelques hippopotames indiscrets viennent lugubrement renifler près de nous; plus loin, des crocodiles festoient bruyamment; et le ciel inclément lance dans ce concert terrible les notes sourdes et prolongées de son tonnerre peu rassurant.

« Le dixième jour, à 9 heures du matin, nous débarquons à Bolobo, capitale du district de ce nom, où s'élèvera bientôt, j'espère, une station dont j'aurai le commandement *ab interim*.... »

Le lendemain, 31 octobre, le capitaine Hanssens datait de ce village une lettre à laquelle nous emprunterons, sans être assez malavisés pour y changer un mot, les passages d'un haut intérêt touchant notre récit :

« Ouvrez la carte de Chavanne et prenez la branche du Congo située en amont du Stanley-Pool et se dirigeant vers le nord-nord-est. Vous y trouverez la localité de Bolobo, par environ 2° 1/2 de latitude sud et 17° 3/4 de longitude est.

« C'est là que je me trouve depuis hier matin, et c'est de là que j'écris.

« Mon bureau diffère essentiellement de ceux que l'on voit d'habitude en Europe. Il se compose d'une vieille caisse vide dont les planches ont été réunies pour faire une tablette plus ou moins horizontale, placée sur quatre pieux fixés dans le sol; pour plafond, j'ai un superbe palmier dont les longues gerbes garnies de feuilles me protègent des rayons du soleil. A quelques pas en face de moi, une hutte en paille que j'ai fait construire hier, et

dans laquelle je loge avec mon camarade d'exploration, le sous-lieutenant Janssen.

« Enfin, tout autour de moi, un cercle compacte d'indigènes accroupis ou debout, regardant d'un air ahuri cet homme blanc, ce mundelé, comme ils nous appellent, promenant sur une feuille blanche une pointe d'acier fixée au bout d'un morceau de bois et trempée de temps en temps dans un petit réservoir renfermant une liqueur noire.

« Je regrette de ne pouvoir croquer ce tableau réellement curieux et indescriptible. Il faut le voir pour s'en faire une idée. Ce groupe de spectateurs est là en quelque sorte en permanence, observant jusqu'au moindre de nos gestes et les commentant dans leur langue assez harmonieuse pour un dialecte sauvage; il ne diminue jamais; quand une partie s'en va pour une cause quelconque, elle est bien vite remplacée par un groupe nouveau venant de distances très éloignées et attiré ici par la curiosité.

« Hier, durant la soirée, j'avais autour de moi plus de trois cents de ces types, armés, la plupart, de lances ou de longs et larges couteaux de fabrication indigène. Cette curiosité poussée jusqu'à l'indiscrétion n'est pas un des moindres désagréments de la vie du voyageur en Afrique; mais il n'y a pas moyen de s'y soustraire, il faut en prendre son parti.

« Heureusement ces enfants noirs possèdent un autre défaut, très ennuyeux parfois, mais qui, dans la circonstance présente, nous a fait le plus grand bien : je veux parler de leur rapacité. Moyennant quelques pièces d'étoffe et quelques bibelots de bazar, je me suis peu à peu attiré leur sympathie.

« Les habitants de Bolobo et tous ceux qui vivent sur la rive gauche du Congo, à partir du confluent du Koango jusqu'un peu au-dessous de l'Équateur, appartiennent à la tribu des Bayanzi.

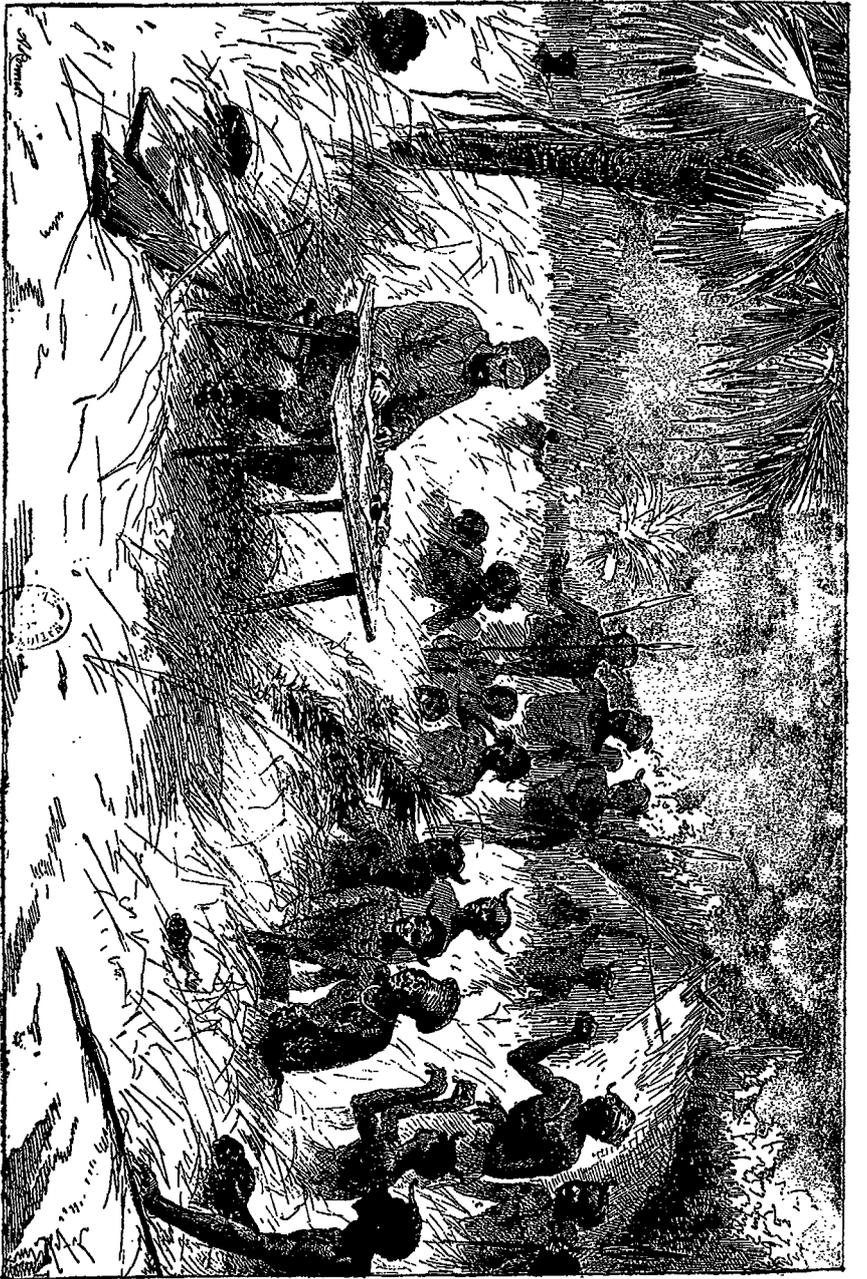
« Fort laids en général, ils ajoutaient à cette laideur un aspect féroce et repoussant en se bariolant et se peinturlurant la figure.

« Les couleurs employées sont variées à l'infini; mais celles qui prédominent sont le rouge, le jaune, le blanc, le bleu et même le noir pour ceux qui ont la peau d'une teinte bronzée.

« Je vois un indigène ayant sur la poitrine une grande croix renversée peinte en trois couleurs, noir, jaune et rouge. J'éprouve une impression indéfinissable de voir les couleurs nationales servir à l'ornementation d'un thorax de négro.

« Mais, au point de vue physique, une distinction caractéristique des Bayanzi réside dans leur coiffure.

« Contrairement aux indigènes du bas Congo, les Bayanzi ont les che-



LE CAPITAINE HANSENS A BOLOHO.

veux très longs et luisants. Ils les divisent d'abord en deux nattes par une raie longitudinale suivant le plan médian de la tête, absolument comme les « gommeux » de nos grandes villes; puis chacune de ces nattes est elle-même subdivisée en plusieurs autres par des raies perpendiculaires à la première, ou bien circulaires. La disposition de toutes ces tresses forme des dessins fort originaux : sur le devant elles détachent deux cornes qui dirigent leurs pointes en avant.

« Cette mode de coiffure, la plus généralement adoptée, admet naturellement des exceptions et certaines variétés dans les détails.

« On remarque par exemple certaines femmes qui se sont fait épiler la tête à droite et à gauche, et laissent pousser seulement leurs cheveux dans la zone médiane. Leur chevelure relevée en bourrelet, et fixée au moyen d'une sorte de résille en fibres de palmier, revêt l'apparence des cimiers qui surmontaient jadis les casques des pompiers de ma bonne ville d'Ypres.

« Hommes et femmes apportent un soin extrême dans l'édification de ces monuments chevelus, à l'aide d'un peigne végétal ayant la forme d'une truelle profondément entaillée et dentelée sur le plus large côté.

« Chez les Bayanzi, la barbe est rare et clairsemée; les chefs seuls la portent au menton; elle est, dans ce cas, généralement tressée. Sauf cette exception en faveur des familles puissantes, tous les Bayanzi, hommes et femmes, s'épilent complètement le corps, y compris les cils et les sourcils. Est-ce par coquetterie ou par mesure de propreté?

« Les Bayanzi n'ont pour se garantir la tête contre les ardeurs du soleil que les tresses de leurs cheveux. Le privilège de se couvrir le chef est réservé aux rois de la contrée.

« Ibaka, makoko du district de Bolobo, use consciencieusement de ce privilège. Son chapeau est tout un poème. De la même forme que celui du clergé arménien, cette coiffure monumentale se compose d'une natte très serrée, faite avec des fibres de palmier crucifère et assez solide pour lui durer toute sa vie et passer encore sur les têtes de ses petits-enfants; elle est fixée à demeure sur la tête de son propriétaire par un fil de laiton.

« A défaut de poches, Ibaka entasse dans ce magasin portatif une collection d'objets disparates dont l'énumération serait trop longue et parmi lesquels je me bornerai à citer : des déchets de pièces d'étoffes, des vieilles douches de cartouches, des morceaux de journaux déchirés hier par nous, des poires à poudre, des pierres à fusil, des squelettes, des becs d'oiseaux, etc., etc., etc.

« J'ai eu un jour l'occasion d'examiner de près ce capharnatim africain, mais j'ai bien vite renoncé à en explorer les abîmes, comme j'en avais eu primitivement l'intention.

« Ibaka tient à son chapeau presque autant qu'à son autorité; il ne le quitte jamais que la nuit, lorsqu'il se trouve « en famille », et il a fallu toute l'amitié et la confiance dont il honore les blancs pour le décider à s'en dessaisir pendant quelques instants en ma faveur. Encore n'a-t-il pas voulu exposer sa tête aux regards indiscrets de ses sujets; j'ai dû lui prêter ma casquette d'explorateur.

« — Jamais, m'a-t-il dit en me remettant son couvre-chef, jamais jusqu'à ce jour je ne m'étais décoiffé avant la nuit. »

« Tant de condescendance de sa part méritait une récompense. Je m'acquittai envers lui en ornant le devant du chapeau de quatre superbes lézards en cuivre repoussé et d'une boucle de ceinture en laiton portant au centre un énorme diamant... en verre.

« Depuis ce jour, Ibaka se croit le plus grand roi de la terre, et je suis persuadé que, s'il connaissait l'histoire des cantons helvétiques, il s'empres- serait d'imiter l'exemple de Gessler.

« Je suis aussi convaincu qu'il ne se trouverait pas dans tout le Bolobo un Guillaume Tell assez audacieux pour refuser de saluer la coiffure du souverain, tant cette dernière semble faire partie intégrante de la personne même du roi de ce district. »

Ce fut avec ce personnage haut coiffé que le capitaine Hanssens conclut le 10 novembre la convention autorisant l'Association internationale à établir dans les parages de Bolobo un poste hospitalier.

Le portrait d'Ibaka, qui accompagne les présentes pages, est d'une ressemblance tellement frappante, que nous croyons pouvoir nous dispenser d'y ajouter la moindre description.

La voix et les manières d'Ibaka, son obséquiosité cérémonieuse, laissaient percer de toutes parts des instincts rapaces; le moral répondait chez lui au physique et paraissait totalement dépourvu de franchise.

Ses épouses, qui sont nombreuses, l'avaient accompagné pour assister à son entrevue avec Hanssens. Quelques-unes d'entre elles, presque jolies et bien faites, avaient la peau d'un brun luisant et une gracieuse courbe d'épaules, rare sur les bords du Congo.

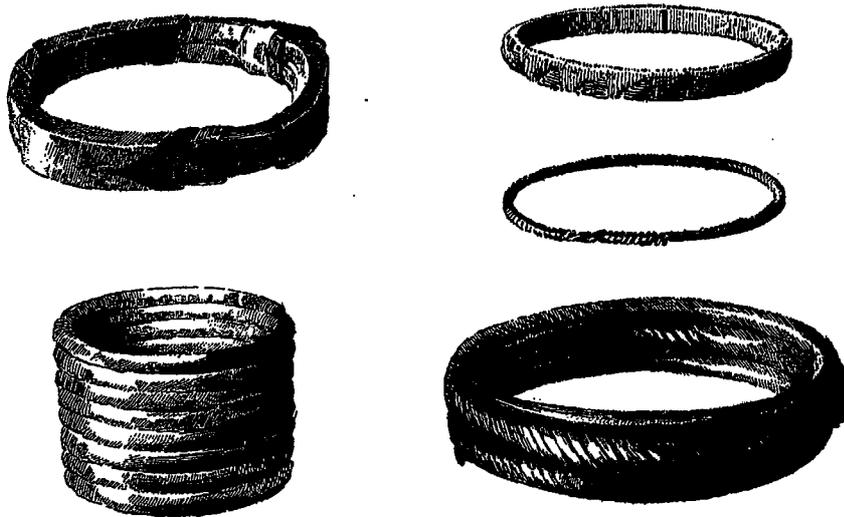
Leur costume, identique à celui des hommes, consistait en un tissu roulé autour des reins et tombant jusqu'aux genoux. Au-dessus et au-dessous, rien: c'est aussi primitif que possible.

Mais Ève, dans les sentiers du Paradis terrestre, ne leur eût certes pas

envié les massives parures, fallacieux ornements de cuivre, scellées autour de leur cou.

Ces lourds anneaux ont trois ou quatre centimètres de hauteur et pèsent approximativement dix-sept ou dix-huit kilogrammes chacun. Ce ne sont pas des colliers, mais des carcans véritables.

Les dames qui ont cette... parure, sont condamnées à porter nuit et jour un poids considérable leur pressant les épaules et montant jusqu'au menton. Sans paraître nullement gênées par ces larges cravates de métal, elles



BRACELETS ET ANNEAUX BAYANZI (COLLECTION DE M. FLEMING).

s'en montrent toutes très fières; elles se réjouissent même de la pression qu'ils exercent sur leur corps et qui est enviée par les femmes-esclaves.

Bon nombre d'entre elles poussent la coquetterie « locale » au point de garnir leurs jambes de gros anneaux plats également en cuivre, larges de plusieurs centimètres et superposés depuis la cheville jusqu'à la moitié environ des mollets. Le diamètre de chaque anneau va en s'élargissant de manière à se mouler sur la jambe. Ces anneaux sont couverts de ciselures parfois délicatement exécutées.

Ainsi accoutrées, les femmes font, à chaque pas, résonner le cliquetis de tous ces cuivres qui s'entre-choquent; de loin, on croirait, lorsqu'elles

défilent, entendre le bruit métallique des armures de nos anciens chevaliers en marche.

Les favorites du majestueux Ibaka furent gracieuses avec les blancs et se montrèrent fort empressées à recevoir les nombreux cadeaux dont elles furent gratifiées.

Grâce à ses libéralités, Hanssens avait obtenu l'autorisation de camper dès les premiers jours sur un terrain abandonné, à proximité du village : mais cette première installation sommaire n'était que provisoire.

Le 11 novembre, les équipages de la flottille d'exploration procédaient au déblayement d'un terrain concédé en aval du village, et convenable à l'établissement d'une station.

Les bâtiments, maisons de logement pour les blancs, magasins et dépendances, allaient s'élever rapidement, grâce à l'expérience de Janssen, sur ce plateau de Bolobo-Station couronnant le sommet d'un morne qui tombe à pic dans le Congo.

Par prudence, en cas de revirement subit dans les dispositions des indigènes, Hanssens fit établir une citadelle palissadée, sorte de blockhaus moins important que celui de Léopoldville, où son personnel pourrait au besoin trouver un refuge assuré.

Hanssens et Janssen ne tardèrent pas à constater un des plus fâcheux inconvénients que réservait Bolobo-Station.

Les moustiques s'y donnaient rendez-vous en quantités prodigieuses, et rendaient intolérable et cuisant le séjour du plateau.

Aux premiers brouillards de la nuit, ces insectes insupportables bruisaient partout à l'extérieur, et, bravant portes et fenêtres, ils pourchassaient les blancs de la salle à manger aux chambres à coucher, de la table au bureau, du bureau au lit de camp.

Ces insectes avides, attirés par l'éclat des bougies, formaient de véritables nuages autour des lumières; on fut obligé de renoncer à l'emploi de tout éclairage et de se coucher à tâtons, chaque soir à huit heures, comme les poules.

A la crainte d'être dévorés par les moustiques, les explorateurs durent ajouter, dès la fin de novembre, le danger de mourir de faim.

Les vivres, rares aux environs de la station, consistaient en chèvres, poules étiques et chicoanga; mais les indigènes étaient les dispensateurs rapaces de ces ressources alimentaires.

Les provisions de l'expédition s'étaient épuisées insensiblement, et les pièces d'étoffe, les bibelots de tout genre, les mitakos, monnaie courante

du pays, importés par Hanssens, n'avaient qu'en partie assouvi la cupidité des indigènes.

D'autre part, le personnel noir fort restreint des explorateurs belges avait, en raison des constructions à développer, paru insuffisant pour assurer, par la voie fluviale, des services réguliers entre les exilés de Bolobo et ceux de Msuata et du Stanley-Pool.

La perspective prochaine de la famine aidant, on expédia des Zanzibarites à Léopoldville, avec ordre de ramener le plus tôt possible l'allège chargée de vivres. En même temps, le capitaine Hanssens mandait auprès de lui, en qualité de commandant de la station de Bolobo, le sous-lieutenant Orban, alors second de Nilis à Manyanga.

La présence de Janssen redevenait indispensable à Msuata.

En attendant le retour de l'allège, les explorateurs firent maigre chère; le menu habituel se composa de bananes étuvées, d'un poulet ou d'une tourterelle rôtie, et de bananes grillées comme dessert.

Quelquefois ce frugal repas était arrosé de malafou. Depuis le mois de juillet précédent Hanssens n'avait plus vu ni une bouteille de vin, ni un verre de liqueur sur sa table.

Le 1^{er} décembre, on se trouvait à Bolobo-Station sans un atome de graisse ou de beurre; on se vit contraint de préparer à l'huile de palme les quelques poulets étiques qui formaient la maigre base de l'alimentation quotidienne.

Le lait, le café, les condiments, tout ce qui peut exciter l'appétit ou disposer l'estomac à accepter la nourriture grossière que les blancs parvenaient difficilement à se procurer, la farine, qui leur eût permis de remplacer par une appétissante tranche de pain de froment l'écoeuvante chicoanga obtenue en laissant pourrir complètement le manioc dans l'eau, leur faisaient depuis longtemps défaut.

En suivant un régime aussi débilitant les deux courageux pionniers belges marchaient rapidement à l'anémie, à l'épuisement.

Les petites plaies, les moindres blessures qu'ils devaient soit aux piqûres des moustiques, soit à toute autre cause, se transformaient en ulcères et contribuaient à appauvrir encore leur sang déjà si pauvre.

A peu près tous les mois, Hanssens et Janssen avaient un accès de fièvre qui durait tantôt plusieurs heures, tantôt plusieurs jours.

Le capitaine possédait heureusement une réserve d'ipécacuanha, excellent vomitif qui, doublé d'un purgatif, détergeait son vigoureux organisme et triomphait de la maladie.

« Enfin !!! écrit Hanssens à la date du 15 décembre, le bateau, qui assure

nos communications avec le Stanley-Pool, arrive et apporte des vivres pour le corps et des aliments pour l'esprit.

« Je reçois les courriers arriérés de juin, juillet, août, etc. : plus de cinquante lettres et une caisse de journaux ! »

Janssen avait aussi reçu un monceau de lettres, des livres et des périodiques.

Quelle débauche de lecture à Bolobo-Station ! Ce plaisir-là, bien entendu, ne nuisait pas aux travaux en cours. Les coups de marteau des charpentiers bâtissant les façades, ou de hache des bûcherons fendant les arbres, les grincements du rabot des menuisiers, troublaient chaque jour le silence du plateau où s'élevait la ville future.

L'allège avait en outre apporté des mitakos, des pièces d'étoffes, des caisses de bibeloterie, valeurs susceptibles de dérider les nègres des alentours et de ramener l'abondance sur la table des pionniers.

Ce renfort de monnaies courantes permit à Hanssens de resserrer les liens amicaux qui l'unissaient à Ibaka, noire Majesté rapace, et d'étendre ses relations avec les habitants des environs du nouvel établissement.

Hanssens en profita pour recueillir sur les mœurs et les coutumes des peuplades du district de Bolobo les documents les plus variés et les plus intéressants.

Il nous serait impossible de puiser à des sources plus autorisées et plus sûres que les lettres manuscrites du capitaine une relation ethnographique sur les Bayanzi.

Avant nous, divers périodiques européens ont fait des emprunts identiques à la correspondance de l'illustre officier, qui joignait aux qualités viriles du soldat et de l'explorateur les charmes et le talent du conteur le plus agréable, l'esprit et la verve enjouée du meilleur écrivain.

Certains de nos lecteurs retrouveront avec plaisir, sans nul doute, ces extraits intercalés dans notre récit.

Outre les détails donnés plus haut sur le costume et les ornements des Bayanzi, Hanssens a noté les renseignements qui suivent :

« La « peinturluration » du corps semble exclusivement réservée aux hommes. Dans cet art la fantaisie se donne libre carrière. Tantôt des lignes multicolores, bleues, jaunes, rouges, blanches, courent le long des bras, à la façon des passe-pois qui ornaient jadis les « kourka » de nos lanciers, et viennent se rejoindre sur le dos en dessinant des arabesques variées. Tantôt la poitrine est sillonnée par des lignes analogues s'étendant sur toute la hauteur du torse et projetant latéralement des embranchements qui rappellent les brandebourgs de nos uniformes contemporains.

« Quelquefois aussi des cercles concentriques, de couleurs différentes, s'épanouissent au creux de l'estomac ou entre les mamelles et font ressembler les bustes à des cibles pour carabines Flobert.

« L'ensemble de ces décorations multicolores, toujours exécutées avec infiniment de goût, ressort fort bien sur le fond bronzé de la peau et donne à tous ces corps à demi-nus une physionomie *sui generis*.

« L'ornement de la figure est l'objet de soins particuliers. Dans les circonstances ordinaires, les Bayanzi se bornent à recouvrir les paupières de l'un ou l'autre de leurs yeux d'une couche de couleur blanche, faisant de loin l'effet d'un monocle à large garniture d'argent.

« Mais dans certains cas particuliers, mort d'un chef, départ pour la guerre, première visite aux blancs, etc., la face est couverte de dessins multiples les plus variés et dénotant l'incontestable sentiment artistique de leurs auteurs.

« Les femmes ne recourent pas à l'emploi des peintures; elles s'enduisent très souvent le corps tout entier d'une teinte rouge uniforme, obtenue par l'infusion de l'écorce de certains arbres.

« Les tatouages sont également très variés.

« Tandis que les Bateké, habitants de la rive droite, se découpent longitudinalement les joues par des stries parallèles descendant des tempes vers la bouche, les Bayanzi, indigènes de la rive gauche, se tatouent de préférence le front. Ils pratiquent parallèlement à la ligne des yeux une ou deux rangées d'incisions en forme de croix, incisions dans lesquelles ils introduisent un liquide corrosif qui a pour effet de boursoufler la peau.

« Quelquefois ces tatouages se continuent sur les tempes jusqu'en dessous des yeux. D'autres fois une troisième rangée perpendiculaire aux deux premières descend de la naissance des cheveux suivant le plan médian de la tête et se prolonge jusqu'à l'extrémité du nez. Parfois aussi, chez les femmes surtout, le buste est orné d'une façon analogue: plusieurs rangées d'incisions de formes diverses s'étendent alors de la naissance de la gorge jusqu'au bas-ventre et projettent latéralement des branches qui contournent les seins.

« En dépit de cette hideuse ornementation, les Bayanzi ont physiquement assez bonne apparence.

« Leur taille est en général au dessus de la moyenne; chez quelques-uns elle est beaucoup plus élevée.

« Le corps est bien fait, les jambes nerveuses, quoique assez grêles, les épaules larges, le buste bien découpé, les bras assez faiblement musclés.

« La figure légèrement aplatie leur donne une physionomie caractéristique, l'angle facial est ouvert, le crâne rond, rarement pointu.

« Comme les indigènes du district de Mukumbi, les peuplades Bayanzi riveraines du haut Congo paraissent cordialement détester les ablutions d'eau froide. Les prescriptions hygiéniques du Coran ne sont jamais parvenues jusqu'à eux et l'ignorance invétérée de ces tribus fétichistes les maintient au physique et au moral dans un état permanent de crasse.

« De même que chez les Bateké, les Bacongo, les Banfumu, les Babouendé, les Kabindas, les Krouboys et toutes les tribus du bas Congo, la polygamie recrute de nombreux et fervents adeptes chez les Bayenzi : la quantité de femmes que chaque individu possède croît en raison directe des ressources pécuniaires de chacun.

« Sitôt qu'un Bayanzi dispose de quelques centaines de baguettes de laiton ou de leur équivalent en étoffe, il s'empresse d'acheter une esclave nouvelle qu'il appelle à l'honneur de partager sa couche.

« C'est d'ailleurs un excellent placement : le produit du travail de la nouvelle épouse procurera en effet à son maître une source de bénéfices et son entretien ne lui coûtera rien, puisqu'elle cultive elle-même le manioc nécessaire à son alimentation.

« Les enfants issus de ces unions, loin de constituer une charge pour le père, lui procurent au contraire un accroissement de puissance ou de richesse : les garçons augmenteront le nombre de guerriers dont il dispose, les filles arrivées à l'âge de puberté seront vendues comme épouses à l'un ou à l'autre voisin et feront ainsi affluer de nouveaux capitaux dans le trésor du père

« Il va sans dire que dans les familles ainsi instituées les sentiments affectueux brillent par leur absence.

« Le père ne s'occupe des enfants qu'à dater du moment où ils commencent à lui rapporter ; jusque-là il ne s'y intéresse que fort superficiellement.

« Ibaka interrogé sur le chiffre de sa progéniture répondait, sans paraître gêné le moins du monde, qu'il ne se rappelait pas exactement s'il possédait trente ou quarante rejetons !... Le roi de Bolobo ne mourra pas sans laisser d'héritiers.

« Quant à la mère, elle soigne son enfant par instinct : tant que celui-ci est petit ; comme chez les animaux, elle s'en désintéresse complètement dès qu'il parvient à marcher seul. Les soins qu'elle lui donne pendant les premiers mois qui suivent sa naissance, ne constituent d'ailleurs pas une bien lourde charge pour elle.

« Heureusement les bébés ne sont pas douilletts dans ce pays ; leur toilette comporte absolument ce que la mère nature a eu soin de leur procurer ; les mesures de propreté sont totalement inconnues.

« Quand la mère se transporte d'un endroit à un autre, elle campe son rejeton à califourchon sur le dos ou une des hanches et le fixe dans cette position au moyen d'une pièce d'étoffe enroulée autour du corps et ne laissant dépasser que la tête de l'enfant.

« Rien n'est plus tristement drôle que de voir une femme pagayant à bord d'une pirogue dans cet accoutrement : la tête du petit suit tous les mouvements du corps de la mère, oscillant d'avant en arrière, de droite ou de gauche, à la façon d'un balancier de pendule.



HABITATIONS INDIGÈNES A BOLOBO.

« Un tel traitement imposé à nos enfants d'Europe leur ferait pousser des cris aigus et donnerait lieu à un concert de vagissements des moins harmonieux.

« Les nourrissons bayanzi ne paraissent pas s'apercevoir de l'incommodité de leur position et semblent goûter les douceurs d'une béatitude parfaite.

« Mal soigné à sa naissance, tout être bayanzi est mal traité au moment de sa mort. »

Vers la mi-décembre, Hanssens et Janssen mirent à profit les derniers jours de leur présence à Bolobo, en observant les cérémonies très intéressantes occasionnées par les funérailles d'un notable du village de Manga (à quelques kilomètres en aval de la station).

Ce notable, nommé Mpoki, avait joui pendant sa vie d'une certaine auto-

rité, mais de bien peu de considération, car sa fortune n'était pas considérable.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, le corps fut lavé complètement, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé auparavant. La figure fut ensuite barbouillée d'une peinture fantaisiste; les jambes, repliées de manière à faire monter les genoux le plus haut possible, furent fixées par des ligatures en écorces d'arbre et en étoffe indigène.

On enroula le corps dans les plus riches étoffes délaissées par le défunt. Il présentait après cette opération l'aspect d'un vaste mannequin multicolore aussi large que haut, surmonté d'une tête bariolée dont les yeux restaient largement ouverts.

Ainsi fagoté, le corps fut exposé devant la hutte habitée avant le décès.

Pendant huit ou dix jours, les indigènes de Manga et ceux des alentours vinrent exécuter autour du cadavre des danses funèbres accompagnées de chants, de roulements de tambour et de coups de fusil.

Ce charivari, commencé au lever du soleil, durait toute la journée et se prolongeait parfois bien avant dans la nuit. Bien entendu le malafou, ne perdant pas ses droits à figurer dans toute cérémonie nègre, circulait à pleines calebasses, et les danseurs ne se retiraient qu'épuisés de lassitude ou tout à fait ivres.

Les mêmes scènes se reproduisirent jusqu'au jour où la décomposition du cadavre fut avancée au point d'infecter les environs à une lieue à la ronde. On procéda alors à l'enfouissement.

Un trou plus large que profond fut creusé aux abords de la case du défunt; le corps y fut déposé avec toutes les étoffes dont il avait été entouré lors du décès.

Dans l'esprit des indigènes ces étoffes étaient destinées à assurer le bien-être de celui qui n'était plus, pendant le grand voyage qu'il venait d'entreprendre.

Il résulte de cette façon de voir que plus le défunt est riche et puissant, et plus son bagage d'outre-tombe est volumineux.

Ne doit-il pas soutenir son rang dans l'autre monde? Peut-on le condamner à se priver dans le pays inconnu où il pénètre des soins de ses épouses favorites, des services de ses esclaves?

Cette déplorable croyance donne lieu à la pratique barbare des sacrifices humains.

Selon la coutume on égorgea sur la tombe du notable de Manga un nombre de femmes et d'esclaves proportionné à sa richesse et à sa puissance.



LES FUNÉRAIRES DE APOKI.



Les deux explorateurs belges durent assister, confus et révoltés, à cette inqualifiable hécatombe.

A l'heure du sacrifice, la nuit avancée était radieuse; la lune dans son plein projetait sur le théâtre du drame les reflets les plus fantastiques de sa lumière d'argent.

Près des sièges réservés aux blancs se tenait Ibaka entouré de sa cour, et non loin de là se dressait le billot à côté duquel un nègre de haute stature, le corps barbouillé d'ocre rouge, armé d'un sabre énorme et recourbé, conservait l'attitude du bourreau qui attend sa victime.

Bientôt quatre femmes, dont deux épouses de Mpoki et deux de ses jeunes esclaves furent amenées garrottées, le corps caché sous des monceaux de fleurs, de feuilles et d'oripeaux de tout genre, la tête entièrement nue, à quelques mètres du billot.

Les noirs assistants gorgés de malafou, altérés de sang, dansèrent une sarabande effrénée et hurlèrent comme un troupeau d'hyènes flairant les restes d'un festin de cannibales.

« Oh! Mpoki était un pauvre diable, dit Ibaka au capitaine Hanssens; on va tuer seulement deux de ses femmes et deux esclaves sur sa tombe. »

— Penses-tu, que je sois flatté d'assister à cette infâme cérémonie? répliqua vertement l'explorateur. Ne sais-tu pas que ces atrocités me répugnent? Les blancs n'aiment pas l'assassinat. »

Hanssens s'oubliait; son âme généreuse se soulevait contre l'horreur des apprêts de cet affreux spectacle.

Ibaka offensé par la réponse indignée du capitaine s'apprêtait à proférer des imprécations menaçantes; mais l'attrait momentané de la scène fit taire cet ignoble *dilettante*.

Une musique sans nom étouffait les pleurs des quatre infortunées. La foule indigène, hommes, femmes, enfants, se ruait, en proie au délire de l'ivresse ou de la joie féroce, autour des cadavres des victimes immolées.

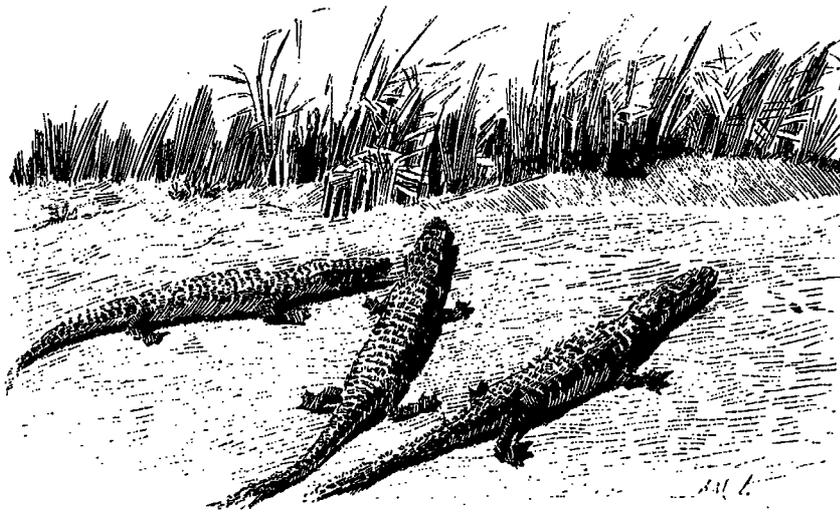
Fifres en bambou, gourdes trouées, lyres, tam-tams, tambours, instruments à cordes impossibles et innombrables essayaient d'unir leurs accords aigus, criards, sourds ou plaintifs aux voix enrrouées des hurleurs. Ibaka, dominant cette foule de la hauteur de son chapeau, battait joyeusement la cadence en branlant la tête: les généreuses récriminations du capitaine Hanssens étaient tout à fait oubliées.

Le calme se rétablit peu à peu; les corps des deux épouses de Mpoki furent déposés en travers dans le fond de la fosse, comme pour servir d'assise au cadavre du défunt; quant aux deux esclaves, on les enfouit

pêle-mêle après avoir au préalable tranché leurs têtes, que l'on plaça comme ornement sur le faite de la case qui avait appartenu à Mpoki.

Après le hideux épilogue de cette cérémonie, que les lueurs mourantes des feux de nuit indigènes et les pâles rayons de la lune faisaient ressembler à un drame emprunté au royaume de Belzébuth, Hanssens et Janssen, sous le poids d'une profonde émotion, regagnèrent le plateau de Bolobo-Station, évitant avec horreur la compagnie royale d'Ibaka littéralement grisé par le malafou et les péripéties de ces odieuses saturnales.





CHAPITRE III

Naufrage de Kallina. — Voyage de Brunfaut : de Léopoldville à Msuata. — Arrêt à Kinchassa.
— Chez Callewaert, fondateur de Kimpoko-Station. — Un jugement de Souzou M'Pembé. —
Janssen dans la capitale des Bateké. — Le sérail de Mpumu Ntaba.

LE 25 décembre, le jour même de Noël, Orban relevait Janssen du commandement intérimaire de la station de Bolobo.
Deux jours plus tard, Janssen retournait à Msuata et descendait le fleuve en compagnie du capitaine Hanssens que réclamaient des affaires de service à régler dans les multiples stations de l'Association internationale.

Ce voyage de retour renouvela, entre le village de Bolobo et l'embouchure du Koango, les incidents désagréables qui avaient marqué le voyage d'exploration des deux officiers.

En aval du confluent du Koango, à une journée de canot de Msuata, le capitaine Hanssens, reconnaissant l'importance capitale que présenterait l'établissement d'une station nouvelle à l'embouchure de ce large cours d'eau, décida une longue halte dans ces parages pour tenter la possibilité d'une acquisition.

Ce fut là une heureuse détermination. Après quelques heures de pourparlers et moyennant un prix dérisoire, l'agent supérieur intérimaire de l'Association conclut avec les chefs indigènes des traités qui garantissaient à la société le protectorat de tout le territoire situé à dix lieues en amont, dix lieues en aval et trente lieues à l'intérieur du confluent en question.

Sur cet espace de six cents lieues carrées acquis désormais à l'Association grâce à l'initiative du capitaine Hanssens devait s'élever plus tard, dans l'angle formé par la rive gauche du Congo et la rive méridionale du Koango la station de Kwamouth (3° 14' lat. sud).

Le 1^{er} janvier 1883, Hanssens et Janssen se reposaient à Msuata.

Ils pouvaient fièrement adresser, en guise de brillantes étrennes aux administrateurs européens de l'Association internationale, le récit de leur rapide exploration, qui assurait de nouvelles victoires et un prestige plus grand au drapeau bleu constellé d'or.

A la station de Msuata, les moustiques formaient des nuées moins épaisses que sur le plateau de Bolobo et permettaient les longues veillées et les calmes causeries. Pendant la première nuit de la nouvelle année, les deux compatriotes, dont l'âge et le grade différents n'altéraient en rien l'amitié, échangèrent leur impressions mêlées de douceur et d'amertume. Malgré l'intime satisfaction que leur causait le succès si promptement réalisé de leur expédition, ils ne pouvaient néanmoins se soustraire aux idées mélancoliques en pensant à leur famille et aux amitiés dont une si grande distance les séparait. L'époque à laquelle ils se trouvaient rendait, en le ravivant, ce souvenir plus douloureux encore.

Une catastrophe, dont Hanssens allait apprendre à Léopoldville tous les détails, empêchait les hôtes de Msuata de recevoir à cette date les vœux les plus touchants dont ils étaient l'objet et qui leur étaient adressés de l'Europe dès le mois de septembre précédent.

Une partie de la correspondance destinée aux explorateurs en amont du Stanley-Pool avait été perdue à la suite du naufrage qui coûta la vie à M. Kallina. Cet agent de l'Association avait abandonné son pays et la brillante carrière qui lui était réservée dans l'armée autrichienne où il occupait le grade de lieutenant, pour se rendre au Congo en juillet 1882.

Arrivé à Vivi, il y avait été retenu pendant plusieurs mois, et sous divers prétextes, par le chef de la station.

« Finalement, raconte Hanssens, on l'expédia vers le haut du fleuve conformément aux instructions qui lui avaient été données à Bruxelles, et, pour lui permettre de regagner le temps qu'on lui avait fait perdre dans le bas, on lui prescrivit de me rejoindre dans le plus bref délai possible.

« Fidèle à sa consigne M. Kallina, ne m'ayant pas trouvé à Léopoldville, voulut absolument remonter jusqu'à Bolobo.

« Comme nos embarcations étaient, l'une hors de service, l'*En Avant*, et l'autre en route, le jeune Autrichien profita d'un canot indigène récemment envoyé par le chef de Msuata pour chercher divers articles à Léopoldville.

« Il s'y installa avec quelques hommes et, malgré les pressantes sollicitations du capitaine Braconnier qui voulait absolument le retenir, il partit le 23 décembre, gai comme un pinson et tout heureux d'aller voir des pays inconnus.

« Hélas! il ne devait jamais y aborder.

« Son canot, creusé comme toutes les pirogues indigènes dans un tronc d'arbre, présentait peu de stabilité; il ne parvint pas à doubler la pointe qui barre en aval de Kinchassa l'entrée du Stanley-Pool.

« En cet endroit, il existe un rapide augmentant la violence du courant. Le canot fut saisi de côté par les lames, et immédiatement culbuté: M. Kallina, l'équipage et les marchandises furent lancés dans le fleuve.

« Quelques hommes et deux chiens parvinrent à atteindre la rive à la nage. L'infortuné blanc et trois nègres trouvèrent la mort dans les eaux du Congo.

X « Pauvre Kallina, ajoute le capitaine, quelle triste fin!

C'est une fin déplorable en effet: quitter sa patrie, renoncer de gaité de cœur à une brillante carrière pour venir misérablement s'engloutir dans le Stanley-Pool, avant même d'avoir été efficacement utile à la cause africaine!

Désormais, l'îlot sablonneux sis à la pointe de Kinchassa et où gît le corps du naufragé, porte le nom de Kallina et transmettra à la postérité la plus reculée la mémoire de l'infortuné voyageur.

Le 16 janvier, Hanssens, retenu à Léopoldville par les besoins du service, apprenait par express le brusque retour de Stanley à Vivi.

Hanssens était relevé des hautes fonctions temporaires qu'il avait si heureusement remplies; il était nommé chef supérieur de la zone qui s'étend de l'Océan au Stanley-Pool.

Nous avons mentionné l'accueil qui fut réservé au vaillant pionnier par la garnison blanche et noire de Manyanga, à la date du 26 janvier 1883.

L'arrivée à Léopoldville d'un compatriote de Hanssens, agent de l'Association : Émile Brunfaut, coïncida avec le départ du capitaine de cette même station, le 18 janvier.

Brunfaut venait de Vivi par étapes; en route il avait connu les souffrances de toutes sortes inhérentes à la marche le long des rives et à la navigation du fleuve; il avait néanmoins conservé sa bonne mine habituelle écrivait Hanssens, et paraissait fort bien acclimaté.

Désigné pour commander la station de Bolobo en remplacement d'Orban nécessaire dans le bas Congo, Brunfaut s'embarquait à Léopoldville, vers la fin de février, sur l'allège payagée par une vaillante escouade de Zanzibarites, pour remonter le fleuve en compagnie de M. Johnston, le voyageur anglais dont nous avons, en son temps, mentionné la présence à Manyanga.

Nous pouvons, relater d'après l'ouvrage publié par M. H. Johnston, *The River Congo*, les épisodes intéressants survenus pendant le cours de cette traversée.

La partance fut saluée par une épouvantable bourrasque née de pluie dont la violence et la durée exceptionnelles permirent aux voyageurs de constater avec une satisfaction relative leur degré d'acclimatation avancée, puisqu'ils furent assez heureux pour échapper à tout malaise après avoir subi durant plusieurs jours les rigueurs de la tropicale saison des averses.

Dans la vaste embarcation ouverte à tous les vents et à tous les orages, il leur fut absolument impossible de trouver un abri contre les larges gouttes d'eau qui trempaient leurs légers vêtements, et contre les glaciales rafales de la tempête, terribles menaces de fluxion de poitrine et de maux de toute espèce.

Comme il eût été téméraire de s'exposer durant de longs jours à des douches incessantes et meurtrières, on doubla résolument la pointe qui avait été si fatale au malheureux Kallina et on chercha sur la rive gauche, près des villages de Kinchassa un refuge contre les éléments.

Une misérable hutte indigène abrita tant bien que mal les voyageurs inondés, qui n'étaient pas sans ressentir quelque inquiétude en raison de l'attitude peu engageante que prirent dès leur arrivée les sauvages habitants du village.

Le propriétaire de la case hospitalière était un négro wambundu d'une trentaine d'années, aux cheveux noués en chignon sur le sommet de la tête, paraissant fort doux et plein d'attentions tendres pour son

unique épouse, allaitant son enfant, et dont le front disparaissait sous une bande d'étoffe de couleur écarlate.

Ce ménage indigène si uni avait, sans calcul intéressé, recueilli un vieillard décrépît, oncle ruiné de la famille. Prochain suppôt de l'enfer, le vieux nègre, acariâtre au dernier degré, s'était énergiquement opposé à l'entrée des blancs dans la cabane. Son neveu n'ayant tenu aucun compte de ses injonctions envenimées, il avait traîné sa rancune de hutte en hutte chez les voisins et provoqué en quelque instants un attroupement menaçant devant la case occupée par les mundelés.

Pour calmer la rage soudaine de la population, les assiégés durent en appeler aux couleurs éclatantes des pièces à mouchoirs et aux attractions séduisantes des divers articles de bimbeloterie européenne faisant partie des ballots débarqués de l'allège.

Soudain les sauvages de Kinchassa, et le ciel, devenus cléments, donnèrent une fois de plus raison au proverbe : « Après l'orage vient le beau temps ».

Brunfaut et son compagnon, libres de tout souci momentané, détaillèrent à loisir le mobilier de la case, sans s'occuper des regards et des acclamations arrachées par chacun de leurs mouvements aux curieux indigènes massés sur le seuil de la porte.

Au centre de la hutte, un tas de cendres marquait l'emplacement habituel du foyer. La ménagère noire, soucieuse du bien-être de ses hôtes s'était hâtée, aussitôt l'orage terminé, d'y raviver les charbons à demi éteints pour permettre aux blancs de sécher leurs vêtements dégouttants d'eau.

Cette marque de sollicitude attentive toucha d'abord les voyageurs, qui coururent bientôt le risque d'être asphyxiés par la fumée; mais la maîtresse du logis retira délicatement de l'âtre les tisons mal allumés et les jeta à l'extérieur. La fumée s'échappa peu à peu en nuages par l'unique ouverture de l'habitation.

La maison était propre et bien tenue; des objets de fabrication locale étaient rangés avec beaucoup d'ordre le long des parois.

Ici les longs tuyaux de pipes emmanchés à de petits fourneaux dénotaient la passion pour le tabac et le chanvre des hôtes indigènes; plus loin un clairon bossué, (acquis probablement à des caravaniers retour du mpoutou), un instrument de musique assez semblable à la guitare, mais muni de cinq cordes végétales, pendaient au mur et témoignaient des aptitudes musicales du propriétaire; un peu partout, symétriquement disposés, brillaient des défenses d'ivoire, des colliers de dents de fauves, des cornes

d'antilope, des arêtes de poissons, et une multitude de petits objets, plus faciles à classer, dit Johnston, sous le terme très-commode d'*et cætera*.

L'examen de ces chefs-d'œuvre de l'art local ne put empêcher les explorateurs de ressentir et de suivre les exigences de leur estomac.

Ils prirent congé du gracieux couple indigène, non sans avoir au préalable généreusement reconnu l'accueil hospitalier qu'ils en avaient reçu, et dressèrent le couvert, à quelques mètres de la plage, sous le dôme touffu d'un cotonnier, verte toiture aussi impénétrable aux rayons brûlants du soleil, qu'imperméable en quelque sorte aux rayons humides des nuages pluvieux.

Les incorrigibles badauds de la localité ne firent pas aux dîneurs la grâce de les laisser manger en paix.

La vue des boîtes de conserve excita surtout chez les natifs une curiosité où perçait la crainte. Ils se demandaient quel comestible pouvaient renfermer ces ustensiles d'étain.

Quelques-uns, invités par Brunfaut à examiner les petits poissons (sardines) flottant dans l'huile, exprimèrent leur grande surprise en se cachant les lèvres avec les doigts et poussant des exclamations étouffées. Mais, en dépit des instances des blancs, pas un noir ne voulut goûter aux petits poissons magiques contenus dans les boîtes.

Au dessert, Brunfaut et Johnston savourèrent les délicieuses bananes que les naturels cueillirent à leur intention.

Autant la matinée de ce jour avait été orageuse et pluvieuse, autant la soirée était calme et douce; contrairement aux lois habituelles de la saison, le ciel était resté sans nuages, mais une douce brise tempérant les ardeurs du soleil.

Brunfaut consulta son compagnon sur l'opportunité du départ immédiat. M. Johnston fit remarquer l'heure avancée de la journée et la difficulté de rejoindre avant la nuit noire l'une des îles du Pool : on décida de partir de Kinchassa le lendemain au petit jour.

Les blancs ordonnèrent alors à l'équipage de l'allège de dresser les tentes à quelques mètres du bombax sous les branches duquel on avait diné.

L'emplacement du camp était ravissant. fougères arborescentes, lianes grimpanes, palmiers hyphocne, raphias, elais, enchevêtraient leur vert feuillage au dessus de massifs herbacés où les fleurs jaunes des cucurbitacées, et mauves des convolvulus, couraient sur une pelouse riche et plaisante en coloris. Des fruits et des baies pendaient en régimes ou en

grappes à chaque plante, à chaque arbuste de ce coin de terre, reproduction en petit du Paradis perdu.

Un tentateur, vieux nègre pervers doublé de son épouse, y remorqua ses deux fillettes dans un costume assez primitif et proposa aux blancs de devenir ses gendres, moyennant plusieurs mètres d'étoffe.

Brunfaut et Johnston se rappelèrent en ce moment l'histoire de Joseph abandonnant un pan de son manteau aux mains de Putiphar. Ils laissèrent eux, aux mains des fiancées offertes, des pièces à mouchoirs, et repoussèrent spontanément les propositions d'ailleurs peu séduisantes du père dégradé de ces deux malheureuses.

Cet acte jeta un froid momentané dans l'assistance noire; Brunfaut et son compagnon Johnston furent des *incompris*.

Néanmoins, grâce à leur générosité, les deux blancs n'occasionnèrent aucun événement fâcheux par leurs refus obstinés.

Dès la nuit, les femmes se retirèrent; la mère des refusées, ignorant la rancune, offrit un superbe poisson tout frais pêché dans le Stanley-Pool, et souhaita aux vertueux étrangers un heureux sommeil. Le père déconfit, se joignit à l'assistance masculine qui devait, en buvant du malafou, contant des légendes et brûlant des kilos de tabac, de chanvre ou d'iamba, empêcher les passagers de l'allège de fermer les yeux, durant cette nuit où la lune toute grande, masquée à intervalles par des nuages noirs, fit l'office d'un phare à feux tournants.

Le lendemain, les voyageurs s'éloignèrent de leurs amis de Kinchassa. L'allège cingla rapidement les eaux du Stanley-Pool, qui étalait son ampleur magnifique coupée d'îlots, de bancs de sable et de masses flottantes de végétation aquatique, flots de papyrus, de joncs et de roseaux où nichent les ibis, les hérons et les pélicans.

On débarqua vers midi dans l'une des petites îles, pour y déjeuner avec le poisson donné par l'aspirante belle-mère.

Tandis que le cuisinier de l'expédition, un Zanzibarite du nom de Mafta, préparait, plus heureux que Vatel, ce poisson en ragoût avec des patates douces et du manioc, les blancs exploraient et contournaient l'îlot.

Au centre, s'étendait un vaste marécage, dont mille oiseaux aquatiques labouraient la vase. Sur les bords la végétation tropicale étalait ses merveilles, et les enivrantes senteurs des fleurs blanches des raphias dominaient les émanations fétides du marais.

Des milliers de perroquets gris jacassaient, voletaient, où se suspendaient aux branches; le sous-bois semblait n'avoir été foulé que par les énormes

hippopotames, dont les larges empreintes maculaient les lianes et les arbrisseaux.

Non loin de l'îlot s'étendaient plusieurs bancs de sable, où des nègres soumettaient le produit de leur pêche à des fumigations spéciales.

La plupart de ces pêcheurs étaient des Bayanzi, revenus des marchés d'ivoire du bas Congo et profitant de leur passage sur le Stanley-Pool pour s'assurer des approvisionnements.

A deux heures, malgré les menaces d'un ciel orageux, les voyageurs s'embarquèrent et se frayèrent un passage à travers les files serrées d'un troupeau d'hippopotames.

Soudain de rapides éclairs tracèrent sur la surface tranquille des eaux des zigzags éblouissants et rougeâtres, le tonnerre roula avec des grondements pareils à ceux que pourraient produire les détonations simultanées de milliers de canons de cent tonnes. Tour à tour, de gros nuages noirs se massèrent à l'horizon et obscurcirent l'espace; un vent furieux secoua le fleuve jusque dans ses profondeurs.

Durant quelques minutes la pluie parut hésiter avant d'inonder ses victimes; de larges gouttes d'eau tombaient par intervalles, presque une à une; l'aquilon augmentait de violence et apportait aux passagers de l'allège les senteurs étranges de la terre des rives.

Virant prestement de bord, l'allège parvint à force de rames à la rive sud de l'île Bamu, où les passagers débarquèrent et dressèrent leurs tentes.

Une seconde après le vent avait faibli et les nuages couleur d'encre se fondaient en gouttes d'eau énormes, tombant avec une violence inouïe, ricochant sur les lames du pool, et ravinant deçà delà, les faibles pentes boisées de l'île.

L'averse cessa seulement à six heures du soir, c'est-à-dire au moment où l'obscurité naissante empêchait les voyageurs de reprendre leur route interrompue. Les moustiques s'acharnèrent dès lors sur les malheureux voyageurs incapables de trouver le sommeil.

Le lendemain matin, l'aurore d'une journée splendide fut saluée par les chants de milliers de perroquets gris, folâtres habitants des forêts de Bamu. Johnston, savant naturaliste et profond observateur, rectifia au sujet du chant de ces oiseaux une erreur généralement commise: les refrains de ces perroquets étaient très variés; les modulations de leur voix passaient par toutes les phrases de l'octave musical.

Deux heures de nage amenèrent l'allège dans le paisible canal de Kim-poko. Les voyageurs débarquèrent dans ce village où Callewaert, le même

agent qui s'était porté au secours de MM. Peschuel et Teusch attaqués à Mowa, construisait sur les plans de Stanley une nouvelle station de l'Association.

Callewaert avait reconnu de loin l'embarcation portant les blancs, et, sans distinguer autre chose que la couleur du visage des lointains passagers, il avait aussitôt fait préparer pour les recevoir un accueil réconfortant, un excellent déjeuner.

L'appétit des convives suppléa à la variété et à la qualité des mets; la conversation la plus vive et la plus enjouée y remplaça la gaieté factice obtenue à l'aide de vins trop généreux dans les dîners du monde officiel d'Europe.

Callewaert présenta à ses hôtes le chef nègre de la localité.

Ce dernier était un personnage à la physionomie très sombre, au regard dur et arrogant, et d'un caractère soupçonneux et jaloux. Il parut très offensé de l'attention que Brunfaut, poussé par la simple curiosité, prêta à l'examen des traits et de la toilette des dames qui l'accompagnaient.

Invité par les blancs à boire un verre de vin de Madère, luxe passager de la cave de Callewaert, le noir se refusa d'abord; c'était fétiche pour un homme libre de Kimpoko d'absorber un liquide quelconque en présence d'étrangers.

Néanmoins, sur les instances des mundelés, ce païen fanatique accepta le verre, déploya devant sa figure le large morceau d'étoffe écarlate qui lui servait de manteau et but d'un trait le liquide rosé.

Surpris après cette opération par l'arrivée inopinée d'un groupe d'indigènes, le chef de Kimpoko rendit à Callewaert le verre vide en tremblant comme un homme qui vient de commettre un méfait.

Quelques murmures de désapprobation s'élevèrent dans l'assistance; la crainte respectueuse qu'éprouvèrent pour les blancs les sujets de Kimpoko reprima seule les représailles que l'accomplissement d'un tel sacrilège eût occasionnées inévitablement à une époque antérieure.

Le chef de Kimpoko, pris à partie par les plus rigides censeurs de l'endroit, faillit dans la nuit suivante être destitué par ses propres sujets.

L'un d'eux, nègre ambitieux, favori de Gandeley, makoko des Banfundu, ressemblant physiquement à un magot de porcelaine japonaise, déclama un violent réquisitoire contre le chef indigène qui avait souillé ses lèvres



LE ROI DE KIMPOKO.

en buvant devant des étrangers, « fétiches de race, » un verre de vin de mpoutou.

Ces insinuations aboutirent à la condamnation de l'accusé à l'épreuve du poison, moyen efficace pour faire rendre au chef le liquide censément fétiche qu'il avait avalé.

Pour échapper à cette ordalie, le chef de Kimpoko se réfugia auprès des blancs.

Callewaert sauva son hôte par un habile subterfuge. Il administra au condamné, en présence de tous les juges, une potion contenant quelques grammes d'émétique, excellente drogue pharmaceutique qui produisit, et au delà, l'évacuation désirée par les indigènes.



HABITANT DE KIMPOKO.

Le chef indigène fut de nouveau acclamé et élevé sur le pavois par ses subordonnés; Callewaert passa désormais aux yeux des indigènes pour un grand féticheur.

Comme on peut en juger, les nègres de Kimpoko, respectueux des lois ineptes mais traditionnelles de leur contrée, sont toujours prêts à rendre à César ce qui appartient à César, à condition toutefois que César rende lui-même ce qu'il a pris sans se conformer aux ridicules usages en vigueur.

Le 22 février, Brunfaut et M. Johnston prenaient congé de Callewaert en emportant le souvenir durable de l'excellent accueil qu'ils en avaient reçu, souvenir inoubliable, grâce à

l'incident du verre de Madère.

Le 26 au soir, les voyageurs s'arrêtaient à Msuata-Station et ne pouvaient, à leur grand regret, y rencontrer dès leur arrivée le sympathique fondateur de ce poste hospitalier.

Janssen, absent depuis plusieurs jours, était allé rendre visite au grand makoko des Bateké, Mpumu Ntaba (chef « bouc », en dialecte kibuma).

Un incident, qui avait failli tourner au tragique, s'était déroulé en janvier dernier à la station de Msuata et avait eu pour conséquence le déplacement momentané de Janssen.

Le 13 janvier, des Bateké, originaires des villages de la rive droite en face de Msuata, s'étaient présentés à Souzou M'Pembé pour lui vendre une pointe d'ivoire.

Janssen avait précisément à cette date fort peu d'étoffe en magasin; mais



A. KIMPOKO-STATION.



il put néanmoins remettre aux vendeurs la moitié des quantités convenues en payement de l'ivoire.

Les Bateké se retirèrent. Confiants dans la solvabilité de l'acheteur, ils lui laissèrent l'objet vendu et promirent de revenir prochainement pour emporter le restant de l'échange.

Trois jours après, les cupides vendeurs s'introduisaient de nouveau auprès du lieutenant et exigeaient insolemment le double de la quantité d'étoffe primitivement convenue.

Ces marchands sans aveu avaient en outre apporté les étoffes reçues antérieurement, sous le fallacieux prétexte qu'ils ne pouvaient tirer aucun profit de cette marchandise dépréciée sur les marchés bateké.

Une discussion, ou mieux une véritable dispute s'engagea entre acheteur et vendeurs. A bout de patience et impuissant à hurler aussi fort que ses partenaires, Janssen leur rendit la pointe d'ivoire et déclara nettement que le marché était rompu, et qu'il n'achèterait plus désormais un seul objet à de pareils traitants.

En ce moment survint une giboulée soudaine ; les Bateké déposèrent prestement les étoffes qu'ils avaient rapportées et décampèrent non moins prestement, en criant à Janssen :

« Nous retournons chez nous en toute hâte ; la pluie pourrait avarier les marchandises contenues dans nos pirogues. »

Janssen, obligé depuis son séjour chez les noirs d'élever la défiance à la hauteur d'un principe, examina aussitôt les pièces d'étoffe qu'on lui restituait si brusquement, et il reconnut qu'il manquait à chacune d'elles plusieurs brasses.

Les filous n'étaient pas loin : la pluie, dont ils avaient invoqué la complicité, les avait empêchés de traverser le fleuve et forcés à se réfugier au village de Msuata.

Désireux d'infliger une leçon à ces coquins, Janssen dépêcha un de ses plus fidèles Zanzibarites auprès de « papa » Gobila, pour le prier d'arrêter les marchands bateké. L'émissaire revint au bout de vingt minutes : selon lui, les gredins étaient introuvables, Gobila était momentanément absent.

Ne voulant à aucun prix être dupe des moricauds indigènes, Janssen se mit à la tête d'un peloton de douze hommes armés et partit à la recherche des gredins.

Jamais démonstration hostile n'avait été dirigée par Janssen contre le village de Msuata ; aussi l'apparition à l'improviste du m'foum Souzou M'Pembé, fâché et conduisant au pas de charge douze guerriers, jeta-t-elle dans le village un complet désarroi.

En l'absence de Gobila, les quelques vieux notables de la localité se portèrent au-devant du mundelé et le supplièrent d'épargner les habitants.

Le « Souzou M'Pembé, *mandaka ma bi!* (coq blanc, c'est bien mal!) » allèrent leur train; écrit Janssen, on crie, on hurle, on gesticule, on menace.

Bref après une heure de pleurs et de grincements de dents, les représentants du village se calment. Janssen s'explique et réclame la livraison des voleurs.

On refuse. D'ailleurs on ne les connaît pas, on ne les a pas vus, dit-on.

Mais, tout à coup, un des larrons se détache de la foule et s'approche doucement de Janssen.

Les Zanzibarites, sur l'ordre du lieutenant, empoignent le Bateké qui se débat et provoque par ses hurlements un vacarme épouvantable.

L'assistance noire veut se porter au secours du prisonnier; les notables font à Janssen les plus sévères remontrances; quelques habitants, s'insurgeant devant la sévérité de Souzou M'Pembé, apparaissent armés de leurs fusils; les femmes et les enfants se sauvent à toutes jambes sur un mot d'ordre des hommes.

Janssen forme en carré son petit peloton de Zanzibarites; le prisonnier, ligoté et impuissant, est placé au centre.

Le calme le plus absolu plane un instant sur la foule. Il semble qu'on hésite de part et d'autre à commencer le feu.

Janssen s'avance vers les notables de Msuata.

« Je veux, leur dit-il, emmener mon prisonnier à la station; il ne lui sera fait aucun mal, mais je dois néanmoins le punir par quelques jours de cachot. Ordonnez à la populace de me laisser passer, et sachez que si un habitant de Msuata fait feu sur moi ou sur mes hommes, le village sera brûlé aussitôt, vos femmes seront enlevées, vos champs seront ravagés par les fils de Boula Matari. Pourquoi d'ailleurs prendriez-vous le parti de l'homme que j'arrête? C'est un Bateké et un voleur!

— Gobila est absent, répondent les interpellés; nous craignons, en laissant arrêter un Bateké dans notre village, d'encourir la colère du grand Mpumu Ntaba, roi tout-puissant et vindicatif.

— Eh bien, je ferai mon affaire du courroux du grand makoko. S'il marche contre vous, je serai votre allié et nous remporterons une victoire certaine. »

Ce dernier argument clôtura la discussion.

Les chefs banfundu possédaient une foi sans limites dans la parole de

leur ami Souzou M'Pembé; ils calmèrent la populace surexcitée; Janssen et son peloton purent, sans coup ferir, emmener le captif jusqu'à la station.

Le lendemain, à l'aube, Gobila, alarmé par les récits exagérés de l'incident de Msuata, quittait en toute hâte le marché banfundu où il se trouvait depuis deux jours, et arrivait d'une traite à la station. Exténué, sanglotant, il sollicitait une audience immédiate de son fils blanc.

Janssen dormait encore; les sanglots de Gobila l'éveillèrent. Il donna l'ordre d'introduire le plaignant dans sa chambre à coucher: là, il lui raconta toute la vérité.

« Quoi! s'écria Gobila après avoir écouté anxieusement ce récit, quoi! le village n'est pas brûlé? mes huttes sont encore debout? mes femmes sont vivantes? mes richesses n'ont pas été pillées? Tout cela est-il bien vrai, Souzou M'Pembé? On m'avait affirmé le contraire; on m'avait dit que vous aviez été méchant, et que vous étiez devenu, comme tous ceux de votre race, un ennemi juré des noirs, un brûleur de villages noirs, un mangeur de petits enfants banfundu.

— Bah! répliqua Janssen, retournez à votre village, papa Gobila, vous le retrouverez tel que vous l'avez laissé lors de votre départ. Allez, et ramenez ici sans retard tous les notables: je désire qu'ils assistent au jugement du Bateké coupable. »

Une heure après, Msuata-Station se transformait en vaste aréopage. Presque toute la population masculine du village s'était transportée sur les pas de Gobila, nommé d'office par Janssen président du jury chargé de juger le larron.

La pointe d'ivoire en litige avait été trouvée précisément en possession du voleur arrêté.

Janssen, se rappelant le jugement de Salomon, soumit à l'approbation des jurés la peine qu'il désirait infliger aux frauduleux marchands bateké.

Sur le sol, près du captif garrotté et gardé à vue par deux Zanzibarites, étaient éparpillés la pointe d'ivoire, une scie et les ballots d'étoffe déchirée rapportés par les vendeurs.

Après avoir, au préalable, exposé succinctement les circonstances de la vente, Janssen montra aux juges les ballots d'étoffe lacérée.

« Voilà, dit-il, l'état dans lequel les marchands m'ont rendu ma monnaie; n'est-il pas juste que je leur restitue la pointe d'ivoire diminuée de longueur? A l'aide de cette scie, je vais donc couper un morceau d'ivoire que je garderai, et je remettrai aux Bateké l'autre partie. »

Une explosion de rires accueillit cette proposition; les juges banfundu

ne savaient pas rester impassibles; dans leurs approbations bruyantes revenaient les mots : « *Mayelle* Souzou M'Pembé. » (Il a de l'esprit, Souzou M'Pembé.)

Le jury décida séance tenante le partage de la pièce d'ivoire, mais Janssen voulut auparavant accorder la parole au Bateké intéressé.

Celui-ci reconnut les droits du mundelé et se déclara prêt à accepter au nom de ses camarades et au sien les conditions premières de la vente. La pointe d'ivoire resterait intacte au mfoum blanc, et les marchands reprendraient les étoffes rendues par eux en versant en outre cinquante mitakos (12 fr. 50).

Janssen souscrivit à cet arrangement.

On délivra le prisonnier; les braves les plus enthousiastes s'élevèrent de la foule; le malafou circula à pleines jarres. Accusé et jurés d'il y a un instant s'embrassèrent, chantèrent en chœur, et prirent part à un galop général.

Pour mettre le comble à cette joyeuse manifestation, le lieutenant alla chercher dans sa chambre un engin civilisateur apporté à la station par le dernier courrier.

Il revint presque aussitôt, portant une magnifique boîte en acajou.

Les natifs se groupèrent autour de Souzou M'Pembé, qui réclama le silence et l'attention.

Dès que le calme fut rétabli dans l'assistance, Janssen fit jouer secrètement le ressort, et l'instrument déroula automatiquement un des refrains de l'opérette la plus populaire du compositeur Lecocq.

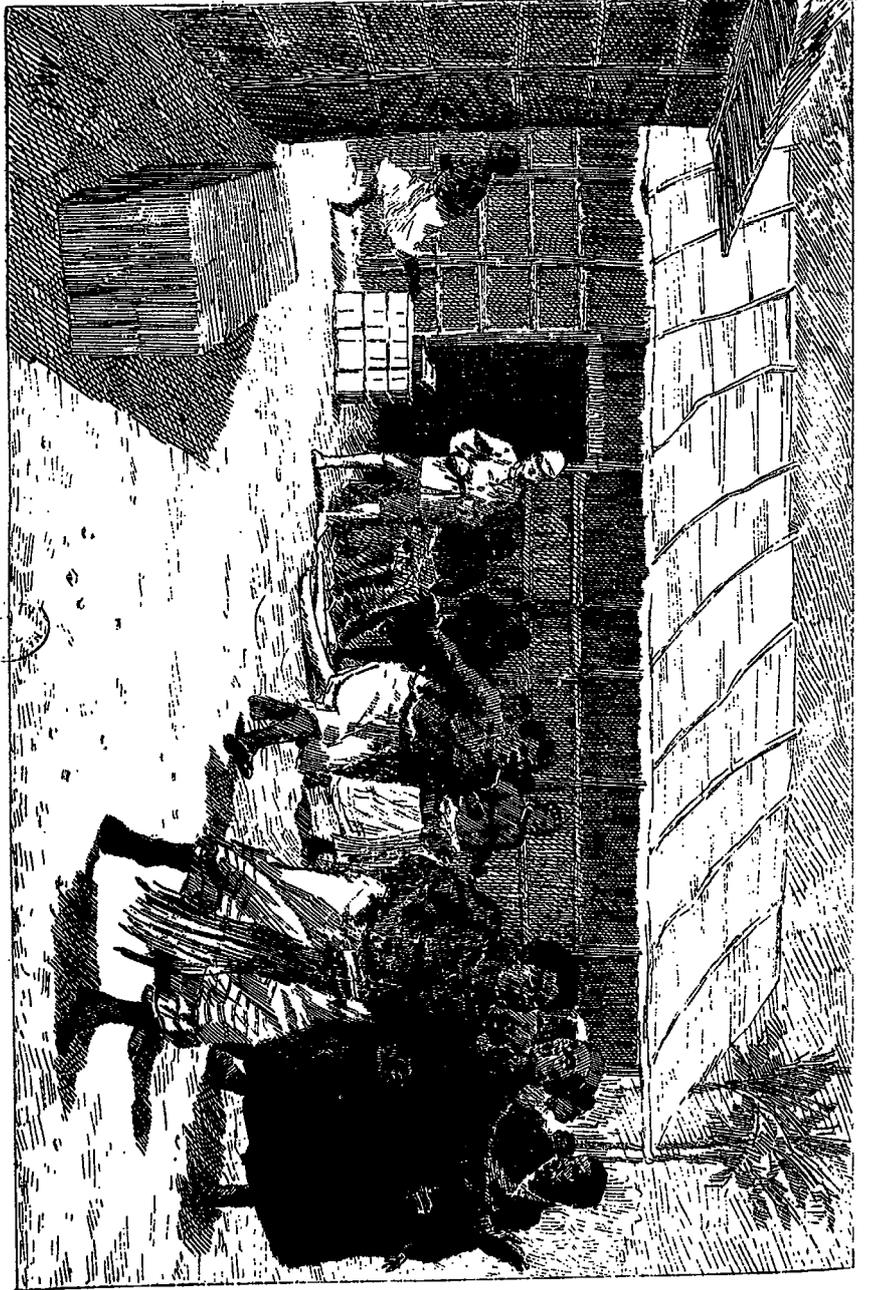
L'effet que cette musique produisit sur les auditeurs fut contraire à celui qu'en espérait le lieutenant. Les indigènes s'enfuirent comme autant de lièvres effarouchés. Souzou M'Pembé était un sorcier, il ensorcelait des caisses.

Le premier moment de terreur passé, les plus courageux des fuyards se ravisèrent et revinrent timidement pour examiner la boîte magique.

Elle ne jouait plus. Janssen l'ouvrit devant eux. Une enveloppe de verre protégeait heureusement le mécanisme ingénieux de l'instrument qui fut palpé en tout sens par les curieux.

Sur l'invitation de l'un d'eux, le lieutenant remonta la mécanique, qui modula cette fois une valse de Strauss. Quelques natifs avaient bonne envie de s'enfuir encore, mais le calme d'un certain nombre parmi lesquels se trouvait le papa Gobila, les rassura et les retint.

Le fétiche musicien n'était pas méchant; il n'y eut plus de poltrons. La boîte à musique adulée, entourée de tout le respect possible, fit tous les



LA ROUTE A MUSIQUE DE MESQUATA-STATION.

frais d'un concert écouté dans un religieux silence et prolongé au delà des désirs de Janssen.

A la nuit noire, Msuata-Station reprit son calme accoutumé; dans les villages des alentours, les témoins oculaires et auriculaires de la fête de la veille contaient aux populations émerveillées les prouesses fantastiques du magicien Souzou M'Pembé.

Désormais la boîte à musique joua un rôle considérable dans les bonnes relations de Janssen avec les tribus environnantes.

Le marchand bateké, cause de l'incident de Msuata, colporta de village en village, dans tout le royaume de Mpumu Ntaba, la légende de l'instrument ensorcelé, la gloire, la puissance et la générosité du mfoum blanc de la station de Msuata.

Le 15 janvier, Janssen recevait une lettre de son chef direct, le capitaine Hanssens. Nous croyons devoir la reproduire in extenso; elle dit mieux que nous ne pourrions l'écrire nous-même les services rendus à l'Association par le jeune officier.

« Mon cher camarade,

« Je suis heureux de pouvoir vous exprimer toute ma satisfaction pour le concours dévoué et intelligent que vous m'avez prêté dans la reconnaissance que nous avons faite ensemble du 25 au 30 octobre, reconnaissance dont le résultat a été la création de la station de Bolobo.

« Grâce à votre activité, à votre zèle, à vos connaissances pratiques, une vaste maison provisoire a pu être construite dans d'excellentes conditions, le terrain en grande partie défriché, des routes pratiquées dans diverses directions, et une grande quantité de matériaux destinés à la construction de la maison définitive a été rassemblée à pied d'œuvre.

« J'accomplis un devoir en vous attribuant la plus large part dans le résultat obtenu et j'aurai soin d'informer l'Association de votre collaboration si active et du résultat qu'elle a produit.

HANSENS.

Comme on peut le voir, la loyauté était une des qualités multiples du brave capitaine Hanssens. Jamais, à l'instar de certains chefs d'expédition, il ne s'attribua tout le succès des entreprises qu'il dirigeait; ses lettres et ses rapports au Comité de Bruxelles mentionnèrent toujours la part, si minime qu'elle fut, prise par ses seconds et ses plus modestes serviteurs à la réalisation des tentatives hardies menées le plus souvent à bonne fin

par lui. Les équitables procédés du capitaine redoublaient la bonne volonté et le zèle des agents placés sous ses ordres.

Janssen apprit à regret, vers la fin de janvier, le déplacement du capitaine Hanssens, nommé chef de la division du bas Congo.

Néanmoins le sous-lieutenant, escomptant la sympathie et l'intérêt que lui portait Stanley, espéra beaucoup sur le retour de ce dernier pour obtenir un changement de position conforme à ses goûts aventureux de voyage et de découverte.

L'existence de chef de station pesait au jeune pionnier qui, mis en goût par son voyage d'exploration poussé jusqu'à Bolobo, désirait ardemment joindre son nom à ceux des explorateurs qui ont traversé l'Afrique équatoriale.

Le jour vint, en février 1883, où le chef de Msuata put satisfaire un des vœux les plus ardents de son imagination aventureuse.

L'incident survenu à Msuata, au sujet de la mauvaise foi des marchands bateké, avait eu pour conséquence de populariser le m'foum Souzou M'Pembé dans le vaste royaume du Mpumu N'taba.

Le très-haut et puissant successeur du makoko avec lequel de Brazza avait antérieurement conclu des traités d'alliance manifesta dès lors le désir le plus vif d'entrer en relations parlées avec son blanc voisin d'outre-Congo.

Il dépêcha successivement de nombreuses ambassades à Msuata pour inviter gracieusement Janssen à se rendre dans sa capitale.

Refuser constamment de telles invitations eût été de la part de l'agent de l'Association une fausse manœuvre diplomatique. La bonne entente, l'entretien de rapports amicaux avec les tribus limitrophes, faisaient partie du rôle d'un chef de station.

Vers la fin de février, Janssen, estimant que son absence momentanée de Msuata ne serait pas préjudiciable aux travaux de la station, accepta l'invitation du makoko bateké.

Mpumu N'taba résidait avec sa cour dans un village baptisé de son nom, situé dans l'intérieur des terres, à plusieurs kilomètres de la rive droite du Congo, et par la même latitude environ que Msuata-Station. Dix heures de marche à travers une contrée entièrement dépouillée de hautes futaies, mais abondamment pourvue d'herbacées, d'arbustes de toute espèce, et coupée par un sentier tracé par les éléphants, y conduisirent le lieutenant et son escorte peu nombreuse.

En dépit de l'heure avancée (six heures du soir) à laquelle arrivait Janssen, Mpumu N'taba reçut le visiteur dans son *palais* royal.

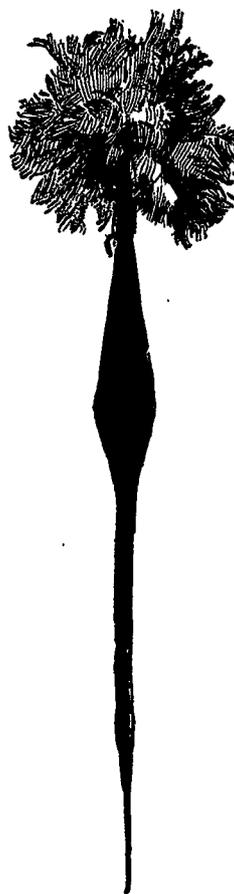
« Un vrai palais, écrit le lieutenant, si l'on tient compte de la région où je me trouve. »

« La construction mesure environ trente-cinq mètres de long sur douze de large. Elle n'a pas d'étage, et le rez de chaussée constitue une seule pièce très vaste où sont disposés d'un côté des lits de fabrication indigène, munis de couvertures, de coussins d'étoffes soyeuses à couleurs vives et de moelleux édredons, des sièges cannelés s'efforçant de ressembler à des fauteuils européens; du côté opposé, les armes de tout genre, mousquets à silex, flèches, arcs, lances sacrées surmontées d'une forêt de plumes d'oiseaux (ces dernières armes sont les insignes de la souveraineté des makokos bateké); au centre, un emplacement noirci par la fumée marque l'espace réservée à la cuisine. Ça et là, relégués dans les encoignures ou appendus aux murs, les idoles dévoilent leurs hideurs sculptées, et les mkissi, dieux lares empruntés aux squelettes de la faune africaine, dégagent de fétides émanations en harmonie avec les âcres odeurs des pipes d'iamba, régal permanent offert par Mpumu N'taba aux dignitaires de sa cour. »

A l'entrée de Janssen dans ce capharnaüm mal éclairé par des torches fumeuses, le spectacle qu'offraient les hôtes qui s'y trouvaient avait un aspect saisissant.

Sur une estrade adossée à la muraille du fond, Mpumu N'taba, revêtu des ornements royaux, reposait majestueusement accroupi sur des peaux de lion; à ses pieds, son jeune frère Galiena s'étirait sur une peau de panthère; à droite et à gauche de ces altesses, gisaient dans les poses les plus diverses et les accoutrements les plus disparates les ministres et les hauts fonctionnaires des États bateké.

Un orchestre sauvage massé dans un angle de la pièce, à gauche de la porte d'entrée, couvrit tout d'abord, sans pitié pour les oreilles du monde, les m'botés d'introduction. Trombes et tambours, fifres et musettes se taisent ensuite; Mpumu N'taba se lève et souhaite la bienvenue au mfoum Souzou M'Pembé, dont la célébrité, répercutée par les marchands d'ivoire à tous les carrefours des districts bateké, est venue jusqu'à lui.



LANCE SACRÉE.

L'allocution du makoko est écoutée par les assistants avec une attention respectueuse.

Les ministres et les fonctionnaires de la cour de Mpumu Ntaba ne ressemblent en rien à leurs collègues des autres cours africaines.

Éduqués par un autocrate habitué à faire couper la tête de ses sujets irrespectueux, les courtisans sont d'une servilité à toute épreuve. Lorsque le roi parle, ils retiennent leur respiration pour ne pas troubler sa parole, et attendent, pour l'applaudir, le moment où l'orateur royal donne lui-même le signal des applaudissements.

Cette fois, comme d'habitude, le chef bateké ayant terminé son speech remplit les fonctions de chef de *claque* et fut à tour de bras secondé par son entourage.

Janssen, émerveillé, joignit ses plus bruyants battements de mains à l'approbation tapageuse des noirs, et voulut vainement bisser l'orateur. Ses cris de : « Bis ! bis ! bis ! » restèrent sans écho. Le programme de la cérémonie réglée d'avance n'admettait pas de modifications.

Aussitôt après le discours du souverain, le ministre de la bouche s'était levé pour procéder à la distribution du sempiternel malafou.

Une volumineuse jarre remplie de ce vin des tropiques fut présentée d'abord au lieutenant, qui y trempa ses lèvres ; puis elle passa de bouche en bouche, du roi Ntaba à son frère, de Galiena au doyen d'âge des ministres, de celui-ci au cadet des ministres, etc., pour arriver entièrement vide aux mains du plus jeune des courtisans.

Bien entendu, le cinquième ou le sixième buveur transmettait déjà au suivant, par ordre de classement, la jarre allégée de tout liquide ; on devait donc faire appel à l'échanson pour la remplacer par une jarre remplie.

Ces premières libations suffirent pour réveiller les penchants musicaux et chorégraphiques des habitants du palais royal. On chantait, on hurlait, on pirouettait, on se disloquait, et l'on ne songeait pas le moins du monde que « l'Aurore aux doigts de rose allait ouvrir les portes de l'orient » ; que le mundelé éreinté par la marche longue et pénible la veille, se serait trouvé très heureux de consacrer au repos les dernières heures de fraîcheur de la nuit.

Mis à son aise par le sans-gêne si ostensible de ses hôtes, Janssen s'approcha de Mpumu Ntaba et lui fit comprendre qu'il était satisfait au delà de ses espérances de l'accueil enthousiaste dont il était l'objet, accueil qui dépassait en éclat toutes les réceptions dont les rois du Congo, y compris Ibaka, avaient honoré les mundelés.

La physionomie de l'autocrate, vaniteux à l'excès et amouraché de gloriole,

s'épanouit de contentement à cet éloge. Mpumu Ntaba se déclara disposé à procurer au blanc si aimable, toutes les distractions qu'offrait sa capitale.

« Les étoiles brillent encore dans la nuit calme et sereine; la population de ma capitale, prévenue de votre arrivée, vous attend à la porte de mon palais pour vous acclamer et vous fêter; plus loin, dans la somptueuse demeure où logent mes épouses favorites et mes esclaves, de délicieuses surprises vous attendent et vous feront oublier les fatigues de votre voyage.

— Le sommeil est, hélas! plus fort que ma volonté; l'appât des distractions charmantes dont vous me parlez me tente moins pour le moment que les ineffables douceurs d'un lit sous un toit de loango. A demain donc, Mpumu Ntaba; indiquez-moi la case où je pourrai dormir le reste de la nuit. »

Le souverain bateké, poussant la complaisance au delà de toute limite, envoya querir aussitôt, par son frère Galiena, la plus belle et la plus jeune des esclaves détenues au service des souveraines de la localité. Il l'offrit à son hôte, mais Janssen refusa le présent, car en l'acceptant il se fût trouvé dans l'obligation de faire un don très considérable.

Les courtisans s'étonnèrent du refus du mundelé, mais ils cachèrent leur surprise pour ne point déplaire à l'auguste chef noir très favorable à Souzou M'Pembé. L'un d'eux se détacha de l'assistance sur l'ordre de Ntaba, et conduisit Janssen dans une case de construction récente située à proximité du palais, mais hors de l'enceinte de paille qui protégeait l'habitation royale.

Là, il souhaita un bon sommeil au protégé de son maître. Janssen s'installa assez commodément sur une couchette en bambou; les hommes d'escorte, selon leur habitude en voyage, se rangèrent à l'extérieur autour de la cabane occupée par le maître, et dormirent de leur plus bruyant sommeil sous la voûte étoilée.

Dès le lever du soleil, Janssen était réveillé par la population du village empressée de voir le mundelé. En vain ses serviteurs essayèrent-ils de s'opposer à l'invasion de la cabane; hommes, femmes, enfants, courtisans, roi et reines forcèrent tour à tour la consigne des Zanzibarites et vinrent combler Janssen de m'botés amicaux.

La provision de perles et de bibelots dont le prudent visiteur s'était muni fut insuffisante pour contenter toutes les dames accourues au petit lever. Cependant Janssen n'avait distribué ses cadeaux qu'aux moins laides de ces filles d'Eve, et plus particulièrement à celles qui portaient le titre d'épouses de Mpumu Ntaba. Ces dernières se comptaient par dizaines.

L'officier, terminant rapidement sa toilette en présence de nombreux témoins, sollicita la permission de visiter le palais, d'autres écriraient le sérail du roi des Bateké.

A peine eut-il formulé sa demande qu'il fut conduit par Mpumu Ntaba dans les huttes voisines du palais où logeaient ses femmes, pour la plupart négresses pur sang, achetées ou enlevées aux tribus environnantes, et toutes plus laides les unes que les autres; certaines avaient dépassé même la quarantaine.

Des nattes inachevées, des pagnes à demi tressés indiquaient les occupations auxquelles se livraient les royales épouses.

Franchement, ce harem ne rappelait en rien ceux que l'imagination d'un lecteur des Contes des Mille et une Nuits eût pu enfanter. Janssen en manifesta son étonnement au makoko.

« Oh ! répondit Mpumu Ntaba, je possède encore des épouses, arrivées de bien loin, en deçà des déserts immenses qui s'étendent au nord de mon royaume; je les ai achetées à des traitants arabes. Venez, Souzou M'Pembé, je veux moi-même vous faire admirer les plus beaux ornements de ma cour. »

Effectivement, Mpumu Ntaba pénétra avec Janssen dans une case spacieuse, plus vaste et mieux éclairée que les précédentes, où une dizaine de femmes, accroupies à l'orientale sur d'élégantes nattes, devisaient entre elles, coquettement drapées dans de soyeuses étoffes, les bras et les jambes surchargées d'anneaux de cuivre, d'argent et d'or.

A l'arrivée des visiteurs, toutes se levèrent, et plusieurs s'élançèrent en souriant et en sautillant à la rencontre de Mpumu Ntaba.

Celles-ci différaient essentiellement des massives négresses dont regorgeaient les huttes précédemment visitées. Moresques de race noire, elles avaient les beaux traits de leurs sœurs du Sénégal et de l'Algérie: de grands yeux fendus en amandes, estompés de longs cils noirs recourbés, le nez aquilin, les lèvres rouges et délicates, la chevelure soyeuse, ondulée et abondante.

Sans tenir compte de la présence de Janssen, Mpumu Ntaba leur témoignait une vive affection; il les embrassait, jouait, riait avec elles; de leur côté, ces épouses accablaient le royal époux de leurs plus coquettes minauderies.

Dans le nombre, une fillette de quatorze ans, la préférée, la favorite de Mpumu Ntaba, était plus particulièrement l'objet des câlineries, des cajoleries de son maître.

« C'est la plus jeune de mes femmes, je l'ai récemment épousée; elle vient

du pays des bananiers et des cocotiers, des rivages découpés par une immense nappe d'eaux bleues ou vertes... dit Mpumu en étendant le bras dans la direction de l'Orient. Son nom est Anina. »

C'était une Zanzibarite. Janssen lui dit quelques mots dans le dialecte kissahoulli. L'enfant leva sur l'étranger des yeux rayonnants de bonheur. Depuis de longs mois elle n'avait plus entendu parler l'idiome de son pays natal ; les paroles du mundelé ravivaient les plus doux souvenirs dans l'âme de cette jeune exilée.

« Veux-tu l'emmener avec toi ? demanda Mpumu Ntaba, témoin nullement jaloux d'une conversation qu'il était incapable de comprendre. Je te la donne ; la veux-tu ?

— Merci, répliqua Janssen. Dans mon pays, plus loin que le mpoutou, je choisirai plus tard une compagne. Nous autres blancs, nous ne prenons qu'une femme et ne pouvons en associer qu'une seule à notre vie, à nos joies et à nos douleurs.

— Comment ! une seule épouse ? exclama Mpumu Ntaba. La même pendant toute la vie ?

— Une seule femme, » répondit gravement l'officier.

Mpumu Ntaba, que cette réponse surprenait beaucoup, traduisit à ses favorites les paroles de l'étranger.

Les femmes se regardèrent et partirent d'un éclat de rire aussi bruyant qu'unanime.

« Les blancs ont cependant assez d'étoffes, de fusils, de mouchoirs et de perles pour acheter plus d'une femme.

— Assurément, les blancs sont très riches ; mais ils n'achètent pas leur épouse. Chez eux, la femme est libre ; elle donne son cœur à celui qu'elle aime, et le prend pour mari, pour compagnon, pour ami de toute sa vie. »

Ces paroles, traduites aux femmes, firent cesser les rires et rendirent pensives et silencieuses ces créatures déshéritées qui semblaient chercher à comprendre toute la portée du langage de l'étranger...

Le soir, les favorites, redevenues rieuses et enjouées, assistaient parées de leurs plus beaux atours au festin copieux donné en l'honneur de Janssen dans le palais de Mpumu Ntaba.

Au repas succédèrent les réjouissances tapageuses, réédition des danses et des chants de la veille, non corrigée, mais augmentée de la présence du beau sexe.

Cette nuit-là, les femmes de Mpumu Ntaba se montrèrent les dignes émules des bacchantes de l'antiquité. Enivrées de gin et de malafou, elles préluèrent, dans la toilette la plus incorrecte, à de véritables saturnales, sans

respect pour les mkissi et les idoles qui tapissaient les murs du palais.

L'orgie se continuait à l'extérieur; la population du village dansait et hurlait autour des feux de joie; quelques jeunes gens tiraillaient sur la place où trônait un majestueux bombax pavoisé. (Mpumu Ntaba avait fait attacher aux rameaux de cet arbre tous les drapeaux en sa possession : banderoles aux couleurs françaises, abandonnées au roi des Bateké par M. de Brazza; pavillons importés au village par maître Ganchu, collecteur de taxes de Sa Majesté noire.)

Au cours de la fête de nuit, Janssen fut à diverses reprises surpris par les tintements d'une sonnette rappelant le tin-tin des grelots attachés en Europe au collier des animaux domestiques.

Cet appel était répété chaque fois qu'un nouveau personnage, un notable de la localité, sollicitait l'honneur de prendre part aux réjouissances de la cour. Cette ingénieuse sonnerie prévenait ainsi Mpumu Ntaba de chaque nouvelle arrivée. Nul sujet bateké n'eût séjourné du reste dans les appartements royaux sans avoir obtenu au préalable une autorisation spéciale.

A jeun ou en goguette, Mpumu Ntaba était toujours un chef nègre respecté, sinon respectable; de tous les semblants de rois rencontrés par Janssen sur les bords du Congo, le roi des Bateké était sans contredit celui que ses sujets entouraient en apparence des plus grandes marques de respect et de servilisme.

Heureux d'avoir fait cette visite, mais reconnaissant néanmoins qu'il serait mis promptement hors de combat en la prolongeant, Janssen prit congé de son hôte et s'éloigna dès l'aube du lendemain. Ses porteurs pliaient sous le faix des cadeaux dus aux largesses du roi et de la population du village.

Un soleil ardent éclaira le retour du voyageur, et lui fit chaudement payer les distractions relatives que lui avait procurées son excursion.

Le 27 février, le commandant de Msuata-Station présidait à son tour un repas moins copieux et surtout moins bruyant que le banquet de Mpumu Ntaba. Les convives européens préféraient néanmoins cette simple réunion à tous les festins de souverains nègres possibles. Brunfaut, Johnston et Janssen, malgré la frugalité de la table, resserraient les nœuds de leur récente amitié par une intime revue du passé, par des confidences réciproques et par l'échange sincère de leurs nobles aspirations d'avenir.





CHAPITRE IV

Msuata-Station. — Un fauve qui vole les chèvres. — Voyage de Brunfaut : de Msuata à Bolobo. — La canne à sucre de Mbongo. — Mpongwé ! mpongwé ! — Le roi Ibaka boit ! — Visite au village de Bolobo. — Religion des Bayanzi. — Retour d'Orban vers le bas Congo.



PRÈS le modeste déjeuner que nous avons esquissés à grands traits dans le chapitre précédent, les blancs réfugiés à Msuata entreprirent une excursion sur le domaine géré par Janssen.

M. H. Johnston, ce voyageur artiste doublé d'un écrivain, a publié les impressions qu'il éprouva en rencontrant, sur ce plateau occupé depuis huit mois à peine par les agents de l'Association, une station dont les aménagements et le confort ne le cédaient en rien aux établis-

ments similaires élevés sur les bords du Congo, plus près des portes de la civilisation, et développés successivement par les travaux assidus de leurs fondateurs.

C'est que M. Janssen, écrit M. H. Johnston, est l'un des agents les plus pratiques et les plus expérimentés de l'expédition. Son talent à tirer parti des ressources locales est surprenant; Msuata, grâce à ses énergiques et incessants labeurs, est devenu un poste hospitalier et confortable.

Il a jeté sur les bords d'un délicieux ruisseau, qui borne au nord ces possessions, un charmant établissement de bains, à l'occasion citadelle accessible au baigneur et inaccessible aux alligators jaloux de l'inviolabilité de leur domicile.

La maison d'habitation est pourvue d'un mobilier remarquable.

La batterie de cuisine est une merveille d'ingéniosité : les grils sont fabriqués au moyen de baguettes de fusil hors de service; la table à manger et les banquettes sont dues aux planches accouplées d'une pirogue indigène échouée sur les bords du fleuve; le four est bâti en briques séchées au soleil.

Autour des bâtiments s'étendent des jardins potagers où croissent des légumes de toute espèce; plus loin un poulailler, chef-d'œuvre de sculpture rustique, abrite plus de quatre-vingts poules et domine une petite hutte où les pondeuses trouvent des paniers pour déposer leurs œufs; une étable bien aérée sert de retraite nocturne aux chèvres laitières de la station.

Enfin, l'administrateur général actuel de cette ferme-modèle africaine a défriché, près de l'habitation, des champs où mûrissent les arachides, amandes fournissant une huile excellente tant pour les besoins culinaires que pour l'alimentation des lampes manufacturées par Janssen et remplaçant avantageusement les gluantes chandelles en usage dans les stations.

Dans les parages de Msuata on rencontre communément de petits oiseaux au plumage noir et rouge écarlate, connus sous le nom de *tisseradns*; d'énormes ravageurs de bananes, *Schirorziis gigantea*, aux plumes bleu vert, avec une crête violette; de gros et gras guépriers, des vautours, des aigrettes et des coucous, monotones crieurs de nuit.

Sur le territoire des Bateké, le lion règne, paraît-il, en roi dans les forêts ténébreuses; sa présence, si elle est réelle dans cette région du Congo, s'explique difficilement, car on rencontre à peine le gros gibier à poil, menu habituel de cet imposant carnivore.

Les mêmes Bateké prétendent connaître le gorille, et donnent de ce

redoutable quadrumane des descriptions assez exactes; mais les voyageurs européens n'ont pu encore vérifier l'exactitude de ce renseignement.

Un curieux oiseau aquatique, l'*Eurystomus*, vit aussi non loin de Msuata; il est petit, mais brave jusqu'à la témérité, il se mesure intrépidement avec les éperviers et les aigles pêcheurs.

Les représentants de la race féline, chats-tigres, léopards, panthères, etc., pullulent dans le district de Msuata. L'audace et les instincts de rapine et de pillage poussent fréquemment l'un ou l'autre de ces carnassiers jusqu'aux étables de la station.

« Ce matin, écrit le lieutenant Janssen à la date du 6 mars, j'ai tué une panthère.

« Le jour de ma rentrée à Msuata (après la visite chez Mpumu Ntaba), j'appris qu'un fauve était venu enlever dans la nuit deux de mes chèvres, dont on avait retrouvé les débris sanglants près de l'enclos.

« La nuit suivante, le voleur à quatre pattes revint à l'étable. J'étais déjà couché, lorsque j'entendis les bêlements d'alarme de mes bonnes laitières; je me levai et me dirigeai vers l'endroit attaqué.

« L'obscurité était si profonde, que je dus me contenter de tirer au jugé trois ou quatre coups de fusil, qui chassèrent l'animal.

« Le lendemain je constatai la disparition de deux chevreaux; une de mes chèvres était mourante, le fauve lui avait labouré la tête d'un coup de griffe.

« Je résolus de mettre fin aux exploits du carnassier. Je construisis en clayonnage une petite hutte fort étroite dans laquelle je plaçai un jeune chevreau fortement ficelé et attaché à trois fusils reliés entre eux. Les gâchettes de ces armes étaient elles-mêmes rattachées par des ficelles à un piquet planté à l'entrée du piège; les canons dirigés vers la terre devaient inévitablement projeter leurs meurtrières décharges contre le carnassier guetté.

« A la tombée de la nuit le fauve, alléché et guidé par les gémissements plaintifs du pauvre chevreau garotté, bondit sur cette victime sans défense.

« Aux aguets dans ma chambre, j'entendis les ricanements de triomphe de la bête déchirant sa proie; les détonations n'avaient pas retenti. J'étais interdit; il eût été téméraire de m'aventurer dans les ténèbres vers l'enclos des chèvres; j'attendis.

« Le chevreau ne bêlait plus; le fauve poussait par intervalle des miaulements prolongés; sans doute il dévorait sa victime; cependant le piège était si étroit que j'avais espéré une tout autre solution. J'aurais donné dix

ans de la vie de mon allié Mpumu Ntaba pour voir dans cette nuit noire et assister aux péripéties du drame sanglant.

« Soudain trois détonations simultanées vibrèrent et dominèrent les hurlements du fauve. La machine infernale avait éclaté. Le carnassier ne ricanait plus, ses rugissements de douleur résonnaient d'une façon sinistre.

« J'attendis le jour sans dormir, et subissant toutes les tortures de l'anxiété, par moments n'entendant plus les plaintes du fauve, je craignais qu'il n'eût réussi à s'enfuir; parfois encore ses hurlements intenses m'empêchaient de croire que l'animal fût blessé.

« Enfin les premières lueurs de l'aurore éclaircirent mes doutes. Je courus près du piège: une panthère inondée de sang enserrait de ses puissantes griffes le cadavre lacéré du chevreau.

« A mon approche, le nerveux animal, qui avait reçu les trois balles dans l'épaule, puisa dans sa férocité assez de force pour sauter au-dessus de la palissade de deux mètres cinquante qui cernait l'enclos des chèvres et venir s'abattre presque à mes pieds.

« Je me reculai instinctivement et m'apprêtai à tirer le coup de grâce. Un Zanzibarite armé d'un fusil arrivait précisément en sens opposé; plus prompt que moi, mais aussi plus imprudent, ce noir serviteur s'élança vers l'animal et déchargea à bout portant son arme dans le ventre de la panthère, qui s'enfuit en rampant dans le champ voisin planté de manioc.

« Je marchai à la recherche de cette terrible victime si tenacement attachée à la vie; je la découvris dans le feuillage, labourant la terre de ses ongles, déracinant les tiges de manioc, hurlant encore rageusement. Elle leva sur moi un regard étincelant de haine et de menace, et se replia sur ses jarrets comme pour bondir à ma gorge...

« Sans épauler, je lui logeai la balle de mon winchester au beau milieu du front.

« Tout le personnel de la station assistait à cette aventure cynégétique. On construisit une civière pour rapporter triomphalement le cadavre de la panthère devant la porte de mon logis.

« Quelques Kroomen désiraient promener ce trophée palpitant dans les rues du village. Je refusai d'accéder à leur désir. Mais l'événement fut bientôt connu: Gobila, talonné par toute la population valide de Msuata, vint me féliciter et présider, disait-il, à une fête nègre improvisée en l'honneur du fauve trépassé.

« Cet animal est considéré comme mfoum (chef) par les indigènes; les mêmes cérémonies funèbres pratiquées à l'occasion du décès d'un notable

« JE ME RECULE INSTINCTIVEMENT ET M'APPRÊTE À LUI TIRER LE COUP DE GRACE »



de village président aux funérailles de toutes panthères, de tous léopards, tigres ou lions tués par un chasseur. »

On danse, on boit, on chante en chœur autour du fauve privé de vie, durant l'entière matinée; l'après-midi, on enveloppe le corps d'étoffes multicolores et on l'enfouit en grande pompe avec quelques chèvres ou boucs massacrés expressément et nécessaires, selon les natifs, au ravitaillement de la bête pendant son voyage au pays des esprits fétiches.

Ce jour-là, après avoir fait détacher la peau de la panthère, destinée à augmenter sa collection de souvenirs du Congo, Janssen ordonna à ses hommes, au grand désappointement des sujets de Gobila, de vaquer aux travaux de la station comme d'habitude.

Le récit de chasse qui précède nous a fait oublier les voyageurs européens, convives de Janssen le 27 février. M. Johnston et Brunfaut quittaient Msuata le 28, pour se rendre à Bolobo. Dans la même journée, ils doubleraient le promontoire de Ganchu, longue langue de terre qui part de la rive droite, s'avance dans le courant et constitue selon la hauteur des eaux du fleuve une île ou une presqu'île.

Sur cette péninsule s'élevait le village gouverné par Ganchu, important personnage de la cour de Mpumu Ntaba. Les huttes y étaient construites sur pilotis, à cause du niveau très-bas du sol, et pour éviter les dangers et les inconvénients de l'inondation à l'époque des pluies. Lors de sa célèbre descente du fleuve Congo, Stanley s'était imaginé que ces cases perchées sur des pieux étaient de vrais nids de pirates; et jusqu'à ce jour, sur certaines cartes géographiques allemandes, cette localité est désignée sous le nom de Piraten Dorf.

A la chute du jour, les passagers débarquèrent, pour y passer la nuit, dans les parages du confluent du Koango, sur la rive supérieure de ce cours d'eau, auprès d'une grande et populeuse bourgade de Bayanzi.

Vu du milieu du fleuve, aux dernières lueurs du soleil couchant, l'ensemble des huttes dissimulées sous le feuillage noir des manguiers et les feuilles gigantesques des bananiers offrait un effet pittoresque. Mais à terre l'impression favorable du premier coup d'œil s'évanouissait, les espaces libres entre les cabanes étaient autant de dépotoirs fangeux d'où s'élevaient les plus fétides exhalaisons.

La population, notables en tête, accourut au-devant des étrangers. Le chef, vêtu d'une étoffe fripée au delà de toute expression, demanda la cause du passage si fréquent des blancs sur le fleuve depuis plusieurs mois.

Brunfaut satisfît amplement la curiosité de ce personnage, et il en obtint

pour lui-même et son compagnon un logement assez confortable, divisé en trois pièces : cuisine, salon et chambre à coucher.

Plus on avance vers le centre africain en suivant le Congo, fait remarquer Johnston à cette occasion, et plus les natifs progressent dans l'art de se loger : les cases sont mieux meublées et décorées ; les ustensiles, armes, poteries, objets en métal, de fabrication indigène, sont plus abondants et faits avec plus de soin : tout, en un mot, semble proclamer la supériorité relative, en tant que savoir-vivre, du riverain du haut Congo sur l'indigène établi le long du cours inférieur et moyen du grand fleuve.

Le 1^{er} mars au matin, Brunfaut et Johnston éprouvèrent des effets contraires à ceux qu'ils espéraient des splendeurs de leur gîte nocturne. Tous deux s'éveillèrent en proie à un malaise inusité ; ils ressentait une sorte de névralgie, des difficultés de respirer, qui disparurent après deux heures de navigation par une fraîche brise du sud-ouest.

A midi, l'indisposition des voyageurs avait fait place à un appétit rassurant. On débarqua pour déjeuner sur la rive gauche, presque en face de l'embouchure du Lawson, large rivière dont les eaux baignent le territoire des Bateké.

La contrée est si peuplée, qu'il eût été difficile de camper sur un point quelconque de la rive gauche, sans être dans le voisinage d'un village grand ou petit ; aussi Brunfaut et Johnston furent-ils aussitôt cernés par des groupes de natifs plus curieux que malveillants.

Johnston remarqua parmi eux un type bizarre, entièrement différent des autres, un jeune nain à la chevelure longue, bouclée, de couleur jaunâtre et arrangée sur le front en papillotes touffues, à la physionomie sauvage et au corps rappelant celui des Boschemans de l'Afrique australe.

Non loin de cette créature, une tête ridée de vieille naine, également pourvue d'une épaisse chevelure jaunâtre, fixa aussi l'attention du voyageur.

Pour satisfaire la curiosité qu'avait éveillée en lui l'apparition de ces deux êtres, Johnston s'informa de leur origine. Il lui fut répondu que ces deux types de race noire aux cheveux jaunes étaient des esclaves amenés de l'est par des traitants. Là se bornèrent les renseignements et il lui fut impossible de savoir à quelle tribu africaine appartenaient ces deux rares variétés de l'espèce humaine.

Le 2 mars, la navigation reprenait son cours. Les voyageurs, que n'inquiétaient en aucune façon les interpellations des indigènes entassés sur les rives, examinaient les richesses du décor tropical qui se déroulait sur

chaque rive du fleuve roulant des eaux agitées par une violente bourrasque.

Les petites baies tortueuses enserrées çà et là au pied des falaises présentaient des surfaces uniformément couvertes par les feuilles d'un vert brillant du *Pistia stratiotes*, plante aquatique à fleurs ravissantes commune dans la plupart des rivières équatoriales.

La violence du courant et les récentes pluies torrentielles avaient troué en maints endroits ces tapis de verdure, et charrié au milieu du fleuve, avec des amas de rameaux desséchés, des milliers de ces végétaux dont les longues racines s'attachaient aux branches submergées et contribuaient ainsi à former des sortes de filets flottants qui arrêtaient les épaves ballottées par les lames et obstruaient parfois, blocs énormes, la navigation fluviale.

De distance en distance s'amoncelaient sur les rives des roches capricieusement modelées et projetant des ramifications à cimes aiguës dans le courant, de manière à faire croire à l'existence antérieure de cataractes.

Vers quatre heures, les rameurs demandèrent à se reposer. On stoppa devant un village dont la population, rangée pacifiquement sur la plage, sollicitait la visite des voyageurs.

L'instinct mercantile des peuplades riveraines du haut Congo a beaucoup atténué l'antipathie première qu'elles éprouvaient pour les blancs.

Depuis que Hanssens et Janssen ont côtoyé bravement ces rives inhospitalières sans tenir compte des colères grotesques des riverains, une réaction avantageuse s'est opérée chez ces derniers : ils ne menacent plus le blanc, ils l'appellent et lui proposent, en échange de bibelots européens, les productions de leur sol.

Brunfaut et Johnston avaient beau dire aux habitants du village où ils venaient de débarquer, qu'ils n'avaient aucun besoin d'acheter des poulets, de la chicoanga et autres victuailles, les natifs voulaient leur vendre à toute force ces divers articles. Un combat sanglant faillit s'ensuivre entre les enragés vendeurs et ceux qui refusaient d'acheter. Il fallait se soustraire par la fuite à l'obstination de ces enragés marchands de comestibles.

Poursuivis par les huées menaçantes de cette populace âpre au gain et désillusionnée, les blancs se rembarquèrent en toute hâte et remontèrent un malencontreux rapide contre lequel les rameurs engagèrent une lutte désespérée.

A la nuit tombante, l'équipage exténué de l'allège faisait halte auprès d'un ravissant petit village, le plus délicieux séjour qu'on puisse rencontrer sur les bords du Congo. Les habitants peu nombreux de ce village nommé Mbongo sont d'une affabilité qui rappela aux deux explorateurs

la cordiale hospitalité des chefs et du personnel des stations européo-africaines.

Johnston, légèrement indisposé, fut l'objet des soins les plus attentifs de la part des indigènes qui l'avaient abordé.

Le chef de la localité sollicita l'autorisation de voir le mundelé qui reposait sous sa tente; il lui apporta unealebasse remplie d'une fraîche boisson exclusivement composée de jus de canne à sucre.

Le vin de palme extrait du *Raphia vinifera* ou de l'*Elaïs gueneensis* est inconnu dans cette localité, où croissent néanmoins en abondance ces gracieux sujets de la flore africaine.

M. Johnston, dans sa relation, se montre étonné de rencontrer si avant dans l'intérieur de l'Afrique des plantations artificielles de canne à sucre, alors que la culture de ce roseau précieux est entièrement négligée sur le littoral océanique africain.

Cependant Stanley, Cameron et beaucoup d'autres explorateurs dignes de foi, ont mentionné la culture de cette plante presque partout de l'est à l'ouest dans l'Afrique centrale.

La canne à sucre, originaire de l'Asie orientale, fut introduite en Europe par les Arabes, et en Amérique, où elle constitua depuis une des plus lucratives productions, par les Européens. Au dix-septième siècle, les Portugais l'importaient d'Amérique sur les côtes de l'Afrique occidentale.

Il n'est donc pas extraordinaire de rencontrer de nos jours des plantations de canne à sucre sur les rives du Congo, voire même à mille kilomètres dans l'intérieur des terres.

Quoi qu'il en soit, M. Johnston fut ravi de la façon courtoise dont lui fut offert ce breuvage par le chef de Mbongo qui, en voyant l'indisposition du voyageur, ordonna aux curieux de se retirer et de laisser le malade en repos.

Brunfaut profita lui-même de l'attention délicate du mfoum indigène. Le calme de la nuit fut à peine troublé par les cris de détresse des tourterelles et des pintades brusquement éveillées dans les halliers voisins, sous les griffes des fauves en quête d'une proie.

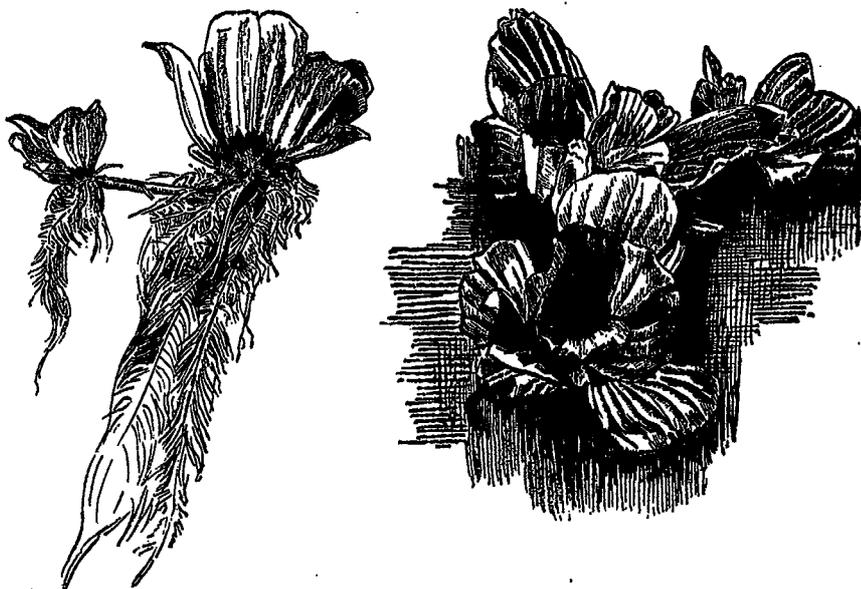
Le 3 mars, l'allège emportait de nouveau vers le nord les passagers qui avaient hâte d'arriver à Bolobo et délaissaient à regret l'hospitalier séjour de Mbongo.

Brunfaut dirigeait habilement l'embarcation et Johnston retraçait en artiste les beautés sauvages et pittoresques qui çà et là sollicitaient son crayon, lorsque les exclamations de l'équipage attirèrent leur attention

sur la rive gauche, où des centaines de nègres faisaient des signaux d'appel aux étrangers.

Le pilote mit sans retard le cap dans la direction voulue pour toucher barre quelques instants après et débarquer au milieu des solliciteurs. Les blancs furent aussitôt interpellés par un personnage remarquable par sa corpulence.

« Vous voyez les drapeaux qui flottent sur cet arbre, leur dit-il en indiquant du doigt un bombax gigantesque où se déployaient des étoffes aux trois couleurs françaises, un chef noir du mpoutou (le sergent Malamin) est venu nous les apporter en nous disant de les montrer aux blancs qui passeraient devant notre domaine. Si vous êtes des fils de Boula Matari,



PISTIA STRATIOTES.

vous ne pouvez être nos amis et nous nous opposerons à votre passage.

— Mais, répliqua Brunfaut, pourquoi vos sentiments de haine contre les fils de Boula-Matari? Que vous importent du reste notre origine et la couleur de notre drapeau? Nous sommes des voyageurs essentiellement pacifiques, allant rendre visite au roi des Bayanzi, le puissant Ibaka. Vos sujets nous ont appelés, nous sommes venus à vous, pleins de confiance et de bonnes intentions; nous avons, sur votre ordre, contemplé les drapeaux déployés sur cet arbre; il nous reste à vous saluer, ou bien, si vous le

permettez, à préparer notre déjeuner ici-même, à l'ombre du bombax pavoisé.)

— Jamais la fumée n'a souillé le feuillage de cet arbre vénéré, clama le volumineux chef nègre d'une voix qu'entrecoupait la colère... Partez d'ici au plus vite, vous êtes des amis d'Ibaka, ce traître qui a vendu son district au méchant Boula Matari. Partez, afin de ne pas être massacrés par mes soldats. »

L'invitation était d'autant plus pressante que le courroux de la population dépassait la colère du mfoum. Des mousquets faisaient leur apparition; des lances étaient agitées au-dessus des têtes; les vociférations les plus discordantes exprimaient d'une façon péremptoire l'hostilité unanime de l'assistance.

Brunfaut et Johnston armèrent leurs revolvers et battirent prudemment en retraite, protégés par le peloton des Zanzibarites qui maniaient à terre des sniders aussi habilement que les rames à bord.

Par un étrange contraste, après avoir doublé un promontoire rocheux, rempart élevé qui déroba les voyageurs à la vue et aux menaces des ennemis des fils de Boula Matari, on abordait un petit village, Embé, où la population fut aussi conciliante et aussi aimable qu'avait été querelleuse et hostile celle précédemment visitée.

Le chef de ce nouveau village se faisait remarquer par l'abondance et le luisant de sa chevelure, véritable crinière ébouriffée et ébouriffante dont l'exacte reproduction ci-jointe est due au crayon de M. Johnston.

En amont d'Embé, la rive gauche du fleuve présente une succession de hameaux très rapprochés les uns des autres et habités par des Bayanzi.

Les huttes, construites avec des herbes séchées au soleil, étaient d'une couleur jaunâtre et se détachaient nettement sous la sombre verdure des manguiers et des palmiers qui les recouvraient. Au-dessus d'elles, et aussi familièrement que le font les moineaux francs en Europe, des milliers de perroquets gris voletaient sans craindre le voisinage de l'homme, et s'abattaient par bandes dans les champs voisins des cabanes, au grand préjudice des récoltes à venir.

Le Congo commence dès lors à étaler une ampleur vraiment saisissante. A droite des voyageurs longeant la berge orientale, la nappe liquide d'un bleu grisâtre se confond, au coucher du soleil, avec le fond rose et or d'un cielenchanteur, sur lequel se découpent par moments des îlots ombragés, des terrains où croissent l'aloès, l'euphorbe, le cactus, le rotang, les fougères arborescentes, qu'arrosent de gais ruisseaux dont les méandres se

dissimulent sous les bosquets impénétrables au milieu desquels le pandanus altier profile ses rameaux capricieux.

Un silence de mort plane sur ces îles dépeuplées d'où s'envole parfois avec un bruyant battement d'ailes un aigle-pêcheur troublé par le bruit monotone des rames dans son festin du soir, et emportant dans ses serres puissantes un gigantesque martin-pêcheur à demi décharné.

Le disque du soleil descend insensiblement et finit par disparaître derrière un mamelon rocheux de la rive droite qu'il enflamme des lueurs rougeâtres de ses derniers feux. Sans transition crépusculaire, l'obscurité succède à la clarté évanouie; la lumière indécise des étoiles ne peut guider sur le fleuve pareil à une mer intérieure les voyageurs repoussés de tous les points des rives où ils ont essayé d'atterrir.

Une tristesse indéfinissable, un sentiment d'effroi s'empare des malheureux frappés d'ostracisme. Ils voguent doucement, en étouffant le bruit des rames, en tâtonnant; ils suivent les détours des criques, à l'abri des forêts surplombantes, craignant les surprises, les embûches, cherchant le long des îles la sécurité que l'homme leur refuse.

Ah! si dans cette excursion nocturne, sous le firmament qui étincelle, au milieu de cette nature sauvage, dans l'ombre mystérieuse, source d'évocations idéales, d'harmonies, de dissonances, parmi tout un monde invisible d'insectes, de créatures ailées, rampantes ou bondissantes, ne s'était pas agité sur les berges du fleuve un autre petit monde noir, plein de bassesses, gonflé d'orgueil et de haine, aux pratiques barbares et fétichistes, inhospitalier, querelleur, âpre à l'assassinat, avec quel recueillement extatique les voyageurs eussent apprécié les charmes de cette nature tropicale ensevelie dans des vapeurs ténébreuses chargées d'arômes enivrants!

Mais Johnston et Brunfaut doivent agir et non rêver. Pourchassés comme le gibier, ils errent durant des heures aux aguets, aux écoutes, évitant là un troupeau d'hippopotames qui chassent aux bords d'un flot, ici un attroupement de sauvages frénétiques dont les fusils et les armes tranchantes dégagent de sinistres reflets à la clarté des feux de bivouac; enfin ils se réfugient dans le fond d'une anse tortueuse bordée par des massifs de palmiers qui masquent quelques cabanes indigènes occupées par des pêcheurs.

Les rameurs à bout de forces, épuisés par la faim, avaient déclaré catégoriquement qu'ils préféreraient affronter les sauvages et conquérir même au prix d'un combat, un gîte pour y souper et dormir.

Cette sorte de grève des Zanzibarites n'eut heureusement pas de fâcheuses

conséquences. Les pêcheurs bayanzi, surpris par le débarquement inopiné des passagers de l'allège, s'émurent et se rassemblèrent comme pour s'opposer à l'approche des étrangers; mais, à la vue des blancs escortés de vigoureux noirs bien armés, ils semblèrent hésiter, réfléchir, puis ils se décidèrent à sourire aussi aimablement que leurs traits hideux le permettaient.

Pour se concilier entièrement la confiance des natifs et endormir chez eux tout soupçon, Brunfaut et Johnston se hâtèrent de leur offrir des présents. L'obscurité enlevant aux étoffes et aux divers bibelots tout leur clinquant et toute leur valeur de fascination sur la rétine des nègres, les voyageurs flattèrent cette fois le sens du goût, le palais de ceux qu'ils voulaient capter. Ils distribuèrent aux pêcheurs des poignées de sel marin.

Il eût fallu voir les gambades, les entrechats de contentement, et entendre les exclamations délirantes de ces insulaires devant les faveurs salées que leur distribuaient les voyageurs, pour se faire une idée de l'effet provoqué par ce cadeau.

La manne tombée du ciel à la prière de Moïse ne fut pas accueillie par les Hébreux à demi morts de faim avec des démonstrations d'enthousiasme égales à celles de ces rejetons de Cham, aujourd'hui sujets indisciplinés d'Ibaka, recevant la blanche substance saline.

Mpongwél mpongwél (*du sel du sel!*) criaient les natifs à tue-tête, mpongwél mpongwél...

Et du fond des taudis enfumés où le poisson frais de la veille exhalait des odeurs de marée, sortaient des créatures humaines, nègres, négri-lons, négresses, négri-lonnes, arrachés au sommeil, courant mal éveillés encore, pour avoir une part de la friandise annoncée.

Patriarcalement, on divisa en autant de rations qu'il y avait d'estomacs dans le hameau la précieuse denrée. Hommes, femmes, enfants, savourèrent avec une avidité sans pareille la minime portion de ces bonbons fondants d'un nouveau genre que les moins gourmets de l'endroit n'eussent pas échangée contre un immense plat de chicoanga, voire même contre un cuisseau d'hippopotame rôti sous la cendre.

Les Zanzibarites de l'expédition répandirent à dessein le bruit que les blancs étaient deux grands chefs du mpoutou excessivement riches, car ils possédaient des huttes remplies de sel destiné à être distribué aux nègres riverains du fleuve. Les huttes étaient situées en amont, plus loin que Bolobo; les voyageurs s'y rendaient par étapes, pour y faire un chargement; ils notaient actuellement à l'aller les localités où ils étaient bien

accueillis par les populations, afin de proportionner au retour l'importance du cadeau de sel, selon la cordialité chaque groupe de riverains visités.

Grâce à cette fable ingénieuse, les blancs bénéficièrent des soins les plus pressés dont les pêcheurs étaient capables.

On leur disposa des lits moelleux d'herbes sèches, au-dessus desquels les tentes furent dressées. Pendant la nuit les natifs eux-mêmes veillèrent sans trêve sur le repos des mundelés fatigués.

Le lendemain, Brunfaut et Johnston, accablés de prévenances, mis en demeure d'accepter un filet dont les mailles végétales s'élargissaient sous le poids des poissons prisonniers, éprouvèrent toutes les peines du monde à s'éloigner du village où le sel donné par eux aux habitants avait été, comme jadis la même substance accordée par des familles sédentaires à des voyageurs égarés, le gage d'une hospitalité inviolable et d'une inaltérable amitié.

Les pêcheurs pleins de sollicitude voulaient s'opposer au départ des étrangers : le ciel lourd de nuages noirs annonçait une averse imminente; une violente bourrasque fouettait sur le Congo des vagues énormes soulevées en sens contraire du courant et livrant un véritable combat d'écumes aux lames roulant vers le sud et furieuses d'être entravées dans leur course.

A tort ou à raison, les blancs refusèrent de se rendre aux avertissements des pêcheurs appuyés par les rameurs zanzibarites.

On embarqua; l'allège fut démarrée et entreprit le trajet le plus dangereux de tous ceux qu'elle avait effectués jusque-là. Dix minutes après le départ une ondée fondit sur l'équipage et les passagers; puis elle cessa comme pour permettre à ces derniers de contempler fleuve qui développait sous leurs yeux sa puissance effroyable.

Des vagues tourbillonnantes poussées par le vent du sud-ouest saisissaient l'embarcation, la soulevaient, pour la lancer sur la lame contraire qui la rejetait à son tour, en l'obligeant à pirouetter comme une toupie sur quelque crête écumeuse d'où elle retombait dans un nouvel abîme.



CHEF DE ENBE.

Brunfaut, timonier de sang-froid, lançait hardiment l'allège du tourbillon à la crête et de la crête à l'entonnoir, au gouffre béant.

Les rameurs, stimulés par Johnston qui payait d'exemple, pagayaient avec l'énergie et l'audace du désespoir.

La lutte inégale soutenue par cette poignée d'hommes contre les éléments déchaînés durait depuis plus de deux heures. Noirs et blancs épuisés, perclus de tous leurs membres, commençaient à perdre l'espoir d'échapper au sort fatal qui les menaçait.

Effarés, la lèvre crispée par le blasphème, les matelots zanzibarites maniaient convulsivement les rames; Brunfaut et Johnston tournaient vers le ciel des regards suppliants, comme pour invoquer quelque secours d'en haut.

Soudain de pâles rayons blancs percèrent les nuages; l'orbe encore voilé du soleil se dessina confusément derrière une sorte de gaze vaporeuse qui se fondit peu à peu, s'évanouit et laissa l'astre triomphant briller de tout son éclat dans l'azur; les vagues s'abaissèrent; le remous rida légèrement l'immense nappe d'eau sur laquelle ne s'abattaient plus les violentes rafales de la bourrasque.

Le foyer équatorial, devenu pour la première fois l'auxiliaire de pionniers de race blanche, avait opéré ce merveilleux et tant désiré changement de tableau; mais il fit chèrement payer aux voyageurs le prix de cette alliance momentanée. Une chaleur suffocante succéda à l'orage et rendit inutile toute tentative de continuer la navigation, de profiter de l'accalmie survenue.

L'allège, maintenue autant que possible durant la tempête dans le milieu du courant, se trouvait à quelques encablures des îles ombragées. On put aisément gagner l'un de ces refuges de verdure, et y goûter successivement un repas et un repos réconfortants.

Johnston, emporté par l'amour de la science, explora pendant l'heure de sieste de ses compagnons le petit flot boisé où il rencontra une plante qu'il ne connaissait pas encore; c'était un arbre de la famille des papilionacées, ayant le feuillage et les branches épineuses du mimosa et les fleurs d'un jaune orange éclatant.

Avant le coucher du soleil on parcourut encore quelques milles, puis on fit halte au bord d'un flot sablonneux occupant une superficie de mille mètres carrés en plein milieu du fleuve. Une multitude innombrable d'oiseaux aquatiques s'envolèrent de ce banc de sable, à l'approche des voyageurs; seules des hirondelles à bec rouge persistèrent à voltiger et

à piailler par milliers au-dessus des nouveaux venus comme pour protester contre la violation de leur domicile.

Le lendemain 5 mars, l'allège, pilotée parmi les nombreux détroits d'un archipel d'îlots, les uns entièrement couverts de sable et dénudés, les autres chargés d'une végétation luxuriante, fendait les eaux du district de Bolobo.

Les passagers regardaient avec un certain étonnement des indigènes dans l'eau jusqu'aux chevilles et remorquant des filets de pêche amarrés à des bancs de sable à demi submergés. Ces nègres pêcheurs paraissaient médiocrement satisfaits à la vue d'une embarcation montée par deux hommes au visage pâle, mais leur physionomie maussade était exempte de toute menace. Ces sujets d'Ibaka connaissaient l'intérêt porté par leur souverain aux fils de Boula Matari II.

Sur le banc oriental du fleuve s'alignaient sans interruption des groupes de huttes enfouies sous le feuillage de ravissantes plantes tropicales variées à l'infini.

Arrivés à la hauteur du principal groupe de cabanes, les Zanzibarites, obéissant à l'ordre donné par Brunfaut, cessent de ramer, descendent dans le courant, halent l'embarcation jusqu'à la rive et l'amarrent à l'une des branches du cotonnier traditionnel, sous l'ombrage duquel le roi de Bolobo interroge les étrangers désireux de pénétrer dans sa capitale et perçoit d'eux les impôts exigés en pareille circonstance.

Comme d'habitude, Ibaka, la tête couverte de son inséparable chapeau, suivi des ministres, des femmes et des enfants de sa cour, est accouru au-devant des étrangers.

En présence des blancs, roi le de Bolobo n'exige aucun impôt; sa face respire la joie, il sait que la générosité des pâles voyageurs outrepassera ses propres exigences. Brunfaut et Johnston ne trompent pas l'attente cupide de Sa Majesté bayanzi; ils donnent à Ibaka de copieuses poignées de sel en échange de cordiales poignées de main, et se font indiquer l'endroit où s'élève la maison des blancs.

Le plateau que couronne la station de Bolobo est aussitôt désigné par les cent bras de l'assistance tendus dans sa direction.

Les voyageurs embarquent, l'allège remise à flot touche à la nuit close le pied du mamelon que surmonte le drapeau bleu de l'Association. Orban et Boulanger, hôtes européens de ce domaine, souhaitent la bienvenue aux arrivants et les laissent, à cause de l'heure avancée, livrés aux tortures et aux démangeaisons infligées par les moustiques, ce fléau nocturne, de Bolobo dont nous avons déjà entretenu les lecteurs.